

**offices
art&fiction
septembre à
novembre 2022**



CH

PAUL NEWMAN

FLANNERY
O'CONNOR

LISTES

FEUILLETON

ABSENCE

ÉPISODES THÉÂTRE

CHIMÈRE

CARGO

IDENTITÉ

OCÉAN

CHINE

PHOTOGRAPHIES

OCCIDENT/ORIENT

CORPS

VOYAGE

REGARDER

RIDEAU

FÉMININ

TROMPE-L'ŒIL

DESSIN

MÉTAMORPHOSE

offices art&fiction septembre et octobre 2022

DIFFUSION SUISSE

LE PROGRAMME

SEPTEMBRE (MISE EN VENTE 2.09)

- 01 *Fabienne Radi*
Notre besoin de culotte est impossible à rassasier
-
- 02 *Julie Gilbert, Michèle Pralong et Dominique Perruchoud (éd.)*
Vous êtes (encore) ici
-
- 03 *Vincent Jendly*
Lux in tenebris
-
- 04 *Stéphanie Lugon*
Jeune femme dans un intérieur lausannois
-
- 05 *Helge Reumann*
Sudation
-
- 06 *Fred Fivaz*
Démontage

OCTOBRE (MISE EN VENTE 4.10)

- 07 *Nicole Schweizer (éd.)*
Sarah Margnetti. Prix Culturel Manor Vaud 2022
-
- 08 *David Gagnebin-de Bons*
Album sans famille
-
- 09 *Florence Vuilleumier et Pierre-Philippe Freymond*
Wuhan, le temps de



ART&FICTION

SHUSHLARRY

LITTÉRATURE SUISSE

Fabienne Radi

Notre besoin de culotte est impossible à rassasier

ESSAIS, FICTIONS, POÈMES + 1 LETTRE D'AVEU

Objet bâtard comme le fruit des amours d'un teckel et d'un lévrier afghan, ce livre concentre des formes et des sujets variés: essais convoquant des personnalités de la pop culture (Burt Lancaster, Dirk York), de l'art et de la littérature (Flannery O'Connor, Marina Abramović, Allen Ginsberg, Paul Thek, Dean Martin, Paul Newman), fictions fabriquées à partir d'œuvres d'artistes contemporains (Nina Childress, Jean-Luc Manz, Joëlle Flumet), poèmes bricolés se servant de matériaux trouvés (manuels de développement personnel, injonctions contemporaines au bonheur), ainsi qu'une lettre d'aveux de l'auteure à ses filles à propos d'une paire de cochons d'Inde.

On s'intéresse tour à tour à l'histoire des crooners et à des problèmes de radiateurs, on apprend des choses sur la fréquentation des morgues, on découvre la formation des Alpes expliquée avec une couverture militaire, on s'interroge sur la place des femmes conjuguant chant et batterie dans la pop music.

Chez Fabienne Radi le trivial s'immisce dans le drame, le dérisoire dérape vers l'incongru, l'idiotie flirte avec la mélancolie.

Ce livre reprend les textes de *Oh là mon Dieu* et de *Holy, etc.* (art&fiction, 2015 et 2018), auxquels ont été ajoutés cinq textes inédits. Cette nouvelle mouture présente en sus des reproductions des œuvres d'art évoquées dans les textes, ainsi que des images trouvées par l'auteure.



FORMAT 11 x 17.5 cm, env. 230 pages

ISBN 978-2-88964-041-6

CHF 17.80 / EURO 14

GENRE littérature suisse, textes courts

SUJET ABORDÉ pop culture

Lauréate d'un Prix suisse de littérature en 2022, Fabienne Radi continue de travailler la matière texte sous toutes ses formes....

LA FÊTE EST FINIE, RIO NE RÉPOND PLUS, SAUVE QUI PEUT LA VIE.



© Nina Childress

— — — Fabienne Radi écrit (essais, récits, poèmes), fait des éditions d'artiste (livres, affiches, disque) et enseigne à la Haute école d'art et de design (HEAD) à Genève. Elle travaille la matière texte sous toutes ses formes et en usant de différents procédés: contraintes, appropriations, détournements d'objets trouvés, invention de protocoles etc. Elle admire David Foster Wallace pour ses essais ébouriffants, Lydia Davis pour ses micro-fictions chirurgicales. Elle relit régulièrement les nouvelles de Flannery O'Connor qui l'épatent à chaque fois, a scotché au-dessus de son bureau la phrase de l'artiste John Baldessari: *I never say edifice when building would do.* Sa première formation en géologie lui a apporté l'amour des couches, sa brève incursion dans la bibliothéconomie a suscité un engouement pour les classements, ses études en art sur le tard ont transformé son regard sur son appartement. Les titres, les plis, les malentendus, les coupes de cheveux, les dentistes et Paul Newman sont des motifs récurrents dans son travail. Elle a publié *Une autobiographie de Nina Childress* (Beaux-Arts de Paris, 2021), *Email diamant* (art&fiction, 2020), *Le déclin du professeur de tennis* (Sombres torrents, 2020), *Peindre des colonnes vertébrales* (Sombres torrents, 2018), *Holy, etc.* (art&fiction, 2018), *C'est quelque chose* (d'autre part, 2017), *Oh là mon Dieu* (art&fiction, 2015), *Cent titres sans titre* (boabooks, 2014), *Ça prend: art contemporain, cinéma et pop culture* (Mamco, 2013).

Fabienne Radi est née à Fribourg, vit et travaille à Genève, se repose en Gruyère. — — —



KAREN & KAREN

Dans la famille des interprètes-instrumentistes de genre féminin du siècle dernier, on a connu les chanteuses-pianistes blondes et tourmentées (Véronique Sanson, Diana Krall), les chanteuses-guitaristes brunes et plaintives (Joan Baez, Claudine Longet dans The Party), les chanteuses-violonistes vibrantes ou avant-gardistes (Catherine Lara, Laurie Anderson), ou encore les chanteuses-bassistes frondeuses et boudeuses (Rhonda Smith, Kim Gordon). On a vu beaucoup de chanteuses à qui l'on donnait un tambourin, des clochettes, un triangle ou des maracas, ceci pour occuper leurs mains sur un plateau TV, mais ça ne compte pas. Enfin il y a eu, durant les années septante / quatre-vingt, deux chanteuses-batteuses qui ont squatté le petit écran de leur pays respectif en portant le même prénom, robuste et taillé comme un fjord norvégien : Karen Carpenter aux USA et Karen Cheryl en France.

Sur le principe de la moissonneuse-batteuse, la Karen américaine a cumulé les deux fonctions (chanter et battre) tout au long de sa carrière, alors que la Karen française a rapidement abandonné son instrument pour faire des moulinets dans l'air, sans baguettes, juste avec ses bras. Qu'importe. Pour les deux Karen, l'expérience de la batterie a été déterminante. Produire des sons en frappant un ensemble disparate d'objets massifs en bois, en métal et recouverts de peau, nécessite des capacités de coordination motrice, d'équilibre spatial et d'endurance physique hors du commun. Rien à voir avec l'action d'insuffler de l'air dans une flûte douce par exemple.

Jouer de la batterie est une expérience sismique intense, qui a longtemps été réservée à la gent masculine. Car dans cet exercice on secoue autant qu'on est secoué, en plus d'être forcé au manspreading pour garder l'équilibre sur son tabouret. Le batteur mâle rock est la plupart du temps musclé, souvent tatoué, sa virilité a l'occasion de s'exprimer lors de solos acrobatiques qui font gicler sa sueur. Seule concession au féminin : la chevelure, si possible longue et épaisse, pour redoubler avec

emphase les mouvements de la tête. Pas très élégant a priori. C'est sans doute ce qu'a dû se dire Andy Warhol lorsqu'il a imposé la chanteuse Nico au Velvet Underground, ceci afin d'ajouter une touche de glamour féminin que Moe Tucker, la batteuse du groupe, avait selon lui du mal à incarner. En quoi les deux Karen, quelques années plus tard et dans un autre registre (la variété), allaient lui donner tort.

Il suffit de regarder Karen Carpenter déchâinée à la batterie en 1976 pour s'en convaincre. Sweat moulant vert pomme, pantalons pattes d'éléphant assortis, elle frappe tout ce qui se présente en ondulant telle une liane tropicale, sans que son brushing ni sa frange ne se défassent, ses deux grandes dents d'écureuil faisant un écho chromatique aux pointes blanches de son col pelle à tarte. Une créature fantasque qui évoque autant Peter Pan (les dents) que Morticia Addams (les sourcils inquiétants). Au-delà du formatage TV de l'époque, il faut avouer qu'il y a de la grâce chez le tomboy Carpenter. Un peu moins chez Cheryl qui impressionne surtout par un stakhanovisme à tout crin, et s'inscrit davantage dans une esthétique majorettes (qui, elles aussi, ont jeté le tambour pour ne garder que les baguettes).

Comme les lapins Duracell programmés pour ne jamais s'arrêter, Karen & Karen ont été construites avec des piles encastrées sous les omoplates. Pourtant, chacune à leur manière, elles ont œuvré à leur propre disparition. À force de ne rien avaler, l'anorexique Karen Carpenter s'est définitivement évaporée dans l'atmosphère en 1983, laissant en plan le duo qu'elle formait avec son frère Richard. Karen Cheryl, elle, poursuit depuis 40 ans un processus de dissolution beaucoup plus complexe, où les changements de noms, les transformations corporelles, les métamorphoses capillaires et les bifurcations professionnelles donnent le tournis. Toute cette énergie qui au départ se déversait sur des caisses et des cymbales a fini par un bizarre phénomène d'implosion chez l'une, de diffraction chez l'autre.



CILS POILS CHEVEUX

Flirter avec les cuisses, est-ce une bonne idée ?
Une paire de bottes rouges, un jean slim et un poncho
Attention fashion faux plat
On dit non aux modèles en vinyle
Peignez vos avant-bras avant d'enfiler un pullover
Sous le charme indéfectible de maniérismes vocaux acrobatiques
Ma coupe de cheveux est un positionnement politique
À nous les belles heures d'Au Théâtre ce soir
Tu peux bien pleurer des rivières, ça ne ressuscitera pas Georges Descrières
Fermeture générale de la chasse au poil
Les aisselles chauves ont du souci à se faire
Les épines nous parlent
A rose is a rose is a rose is a rose
J'aime j'aime j'aime j'aime j'aime tes genoux
Différence et répétition
Comment évitez que mon blond vire au vert après la piscine ?
Fräulein Hedy, que vous avez de grands cils
Sous cette masse capillaire se cache un QI phénoménal
Il faut libérer la mèche avant que le fer ne soit trop chaud
Combien de montres voyez-vous dans ces peintures ?
Je ne suis pas un robot
Tu ne seras jamais Sylvie Vartan
Nous ne sommes pas deux sœurs jumelles nées sous le signe des gémeaux
Vous n'êtes en aucun cas quatre garçons assises au-dessous d'un volcan
Suivons le sens des écailles

Fabienne Radi
Émail diamant

PRIX SUISSE DE LITTÉRATURE 2022

Certains croient qu'il suffit de les montrer tout le temps pour gagner en capital sympathie. D'autres les planquent parce qu'ils sont écrasés de soucis. Quand on les sent, c'est qu'il y a un problème. Sans elles, on ne mangerait que des yaourts moka et on aurait tous l'accent auvergnat. Si on a les moyens, on peut les redresser, les aligner, harmoniser leur forme, raviver leur teinte,

les remplacer par de la porcelaine.

Lorsqu'on est mort, elles peuvent servir encore aux inspecteurs de police et aux archéologues en indiquant l'âge approximatif du corps. Ce livre convoque une performeuse anglaise, une nonne belge, un dentiste vaudois, l'Homme des glaces, Shelley Duvall, Peter Pan et Harry Dean Stanton pour traiter d'une partie singulière du corps.



FORMAT 11 x 17.5 cm, 178 pages

ISBN 978-2-940570-94-2

CHF 17.80 / EURO 14

—
 GENRE littérature suisse, textes courts

SUJETS ABORDÉS dents, jeux de langage, pop culture

[Fabienne Radi] a le goût des listes et des collages, l'art des jeux de mots, le génie des situations burlesques.

ISABELLE RÜF, LE TEMPS



© Nina Childress

— — — Fabienne Radi écrit (essais, récits, poèmes), fait des éditions d'artiste (livres, affiches, disque) et enseigne à la Haute école d'art et de design (HEAD) à Genève. Elle travaille la matière texte sous toutes ses formes et en usant de différents procédés : contraintes, appropriations, détournements d'objets trouvés, invention de protocoles etc. Elle admire David Foster Wallace pour ses essais ébouriffants, Lydia Davis pour ses micro-fictions chirurgicales. Elle relit régulièrement les nouvelles de Flannery O'Connor qui l'épatent à chaque fois, a scotché au-dessus de son bureau la phrase de l'artiste John Baldessari : *I never say edifice when building would do*. Sa première formation en géologie lui a apporté l'amour des couches, sa brève incursion dans la bibliothéconomie a suscité un engouement pour les classements, ses études en art sur le tard ont transformé son regard sur son appartement. Les titres, les plis, les malentendus, les coupes de cheveux, les dentistes et Paul Newman sont des motifs récurrents dans son travail. Elle a publié *Une autobiographie de Nina Childress* (Beaux-Arts de Paris, 2021), *Émail diamant* (art&fiction, 2020), *Le déclin du professeur de tennis* (Sombres torrents, 2020), *Peindre des colonnes vertébrales* (Sombres torrents, 2018), *Holy, etc.* (art&fiction, 2018), *C'est quelque chose* (d'autre part, 2017), *Oh là mon Dieu* (art&fiction, 2015), *Cent titres sans Sans titre* (boabooks, 2014), *Ça prend : art contemporain, cinéma et pop culture* (Mamco, 2013).

Fabienne Radi est née à Fribourg, vit et travaille à Genève, se repose en Gruyère. — — —



Ce qui plaît aussi dans « Émail diamant », c'est son humour fait de parenthèses et l'étonnement un peu expérimental qu'il procure.

JEAN-ACIER DANÈS, EN ATTENDANT NADEAU

04/02/2022 16:35 Email diamant, trente-deux récits de Fabienne Radi : dans les dents

Téléchargez l'application gratuite !

DISPONIBLE SUR Google play Disponible sur App Store

En attendant Nadeau
Journal de la littérature, des idées et des arts

À la Une Littérature ▾ Essais Sciences humaines ▾ Arts ▾ Chroniques

Dossiers Rédaction Version PDF Q

Dans les dents

par Jean-Acier Danès • 20 janvier 2021

Servie par une vaste imagination bucco-dentaire, Fabienne Radi publie dans la maison d'édition suisse « art & fiction » un assemblage drôle, fait de trente-deux récits autour de la dentition, Émail diamant (du nom d'un dentifrice désormais historique).

Fabienne Radi, Émail diamant. Trente-deux récits à géométrie variable en rapport plus ou moins étroit avec les dents. art & fiction, coll. « ShushLarry », 171 p., 14 €

L'ouvrage de Fabienne Radi est beau, croquant. Il se paye le luxe d'une couverture crénelée de petites dents blanches, et donne le ton dès le départ : il s'agira d'un texte léger ou au contraire gravement majeur, mais jamais dépourvu de second degré.

Fabienne Radi est une écrivaine suisse, qui se partage entre Fribourg et Genève. Avec *Émail diamant*, où il y a du Butor, du Perec et du Radi, elle propose un recueil qui agrège des récits protéiformes, s'amuse à varier les styles, cite aussi bien le droit romain que des documentaires visionnés au hasard. Le résultat est une belle alternance entre poésie, fiction, extraits de journaux intimes, petites biographies de célébrités, commentaires des pratiques artistiques ou dentaires, etc. D'une analyse décapante de Hayley Newman qui performait comme au sortir d'une opération chez le dentiste jusqu'au portrait magnifique du médecin grasseyant son humour pataud, il y a des lignes remarquables. Les récits sont denses et distillent avec justesse de nombreux coups d'œil ou expériences vécues dans le flot du quotidien.

<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/01/20/dans-dents-radi/>

1/9

Lire à pleines dents



Fabienne Radi » Les Editions Art & Fiction fêtent leurs 20 ans, et il faut saluer leur durable audace, la beauté constante de leurs ouvrages. Ainsi de cet *Email Diamant* signé Fabienne Radi, 32 brefs récits dentaires émaillés d'humour mordant. Fribourgeoise de naissance et

genevoise d'adoption, l'artiste convie régulièrement la drôlerie en librairie, avec des livres qui relèvent de la fable cocasse (*C'est quelque chose*), de la boîte de corn-flakes gallimarisée (*Smaks*) ou encore de la relecture ludique de l'art contemporain (*Cent titres sans titre*). Ici, l'enseignante à la Haute Ecole d'art et de design croise son goût pour les listes, pour les dentistes et pour le septième art en une série de chroniques aussi instructives qu'hilarantes dans leur nonchalante ironie. On y apprend que sa grand-mère avait pour dot son propre dentier, que George Washington n'avait qu'une seule dent, qu'Ötzi avait lui les dents de la chance. Amalgame où la question bucco-dentaire n'est parfois qu'un lointain prétexte, un simple embrayeur de récits qui, toujours, prêtent à sourire. **Cheeeese! » THIERRY RABOUD**

► **Fabienne Radi, *Email Diamant*, Art & Fiction, 178 pp.**



02/10/2020 Fabienne Radi se fait ses dents littéraires dans le petit livre "Email diamant" - Bilan

Fernandel, l'un des plus célèbres clapiers dentaires.

Crédits: Studio Harcourt, Ministère français de la culture.

C'est un petit livre à l'appétissante couverture rouge, ponctuée de petits rectangles blancs alignés à gauche. Une couverture parlante. «Email diamant» de Fabienne Radi va en effet nous parler de dents. En général et en particulier. Vous connaissez l'auteure, du moins pas

<https://www.bilan.ch/giprions/lemon-diamant/lemon-diamant-fabienne-radi-se-fait-ses-dents-litteraires-dans-le-petit-livre-email-diamant>

3/9

02/10/2020 Fabienne Radi se fait ses dents littéraires dans le petit livre "Email diamant" - Bilan

page 73 de son dernier bouquin, la dame assume. Dans un chapitre hilarant tournant autour d'une lecture qu'elle doit faire à Paris avec un (incertain) Christophe, elle déclare en effet: «Pour ma part, j'écris des textes qui ne sont pas vraiment des essais, ni complètement des fictions, encore moins des poèmes, mais flirtent un peu avec tout ça. Ce qui n'est pas très original à une époque où le «crossover» est partout.»

Si Fabienne se décrit bien là, avant de nous raconter ses angoisses face à un public français auquel elle ne sait plus si elle doit dire «septante» pour marquer son ancrage régional ou «soixante-dix» afin de les rassurer sur son assimilation, elle ne se flatte en revanche guère. Bien sûr que les mémoires sont à la mode! Mais généralement pour le pire. Ils demeurent à la culture ce que la cuisine internationale est à la gastronomie. Un peu de ci. Un zeste de ça. Un chouïa d'autre chose. Tout cela pour aboutir à un machin en général sans goût ni personnalité. Or de cette dernière, la Suisse en a à revendre. Le lecteur la reconnaît du premier coup, alors qu'elle lui parle à chaque fois d'autres choses. Au pluriel, bien entendu. «Email diamant» saute comme d'habitude du coq à l'âne, même si la dent en constitue, si j'ose dire, le pivot.

De Bowie à la Biennale de Lyon

Si Fabienne Radi nous raconte les corrections dentaires de David Bowie, qui ont peu à peu contribué à lisser son image, si elle nous narre le calvaire de sa grand-mère, à qui on avait arraché à 18 ans la dentition entière pour lui trouver un mari qui n'aurait pas à payer de dentiste (1), il existe donc dans «Email diamant» des récits sans canines ni molaires. L'un d'eux, le plus drôle sans doute, se révèle sa visite à la Biennale de Lyon en 2003. Elle se retrouve là avec une amie histoire de s'informer en tant qu'artiste et de future enseignante à la HEAD genevoise. Les enfants ne pensent qu'à leur planche. A cet âge-là, le cerveau glisse sur des roulettes. Le retour tournera à la catastrophe climatique. Fabienne se livre ici à un exercice de haute voltige. L'art contemporain qu'elle côtoie journalièrement va se retrouver moqué aux yeux du lecteur. Et pourtant pas, si on y regarde de plus près! L'écrivaine ne décrie pas. Elle se contente de décrire. Seulement voilà! Le lecteur un peu doué fait lui aussi son boulot, il imagine.

<https://www.bilan.ch/giprions/lemon-diamant/lemon-diamant-fabienne-radi-se-fait-ses-dents-litteraires-dans-le-petit-livre-email-diamant>

4/9



Julie Gilbert, Michèle Pralong et Dominique Perruchoud (éd.)

Vous êtes (encore) ici

Vous êtes ici était une série à voir, non pas depuis son canapé, mais dans tous les théâtres de Genève pendant une pleine saison (2020-2021). Une série en chair et en os, qui posait la question : comment habiter demain ?

Vous êtes (encore) ici revient sur cette grande aventure collective qui a été mise à mal par la pandémie. Au cœur du livre, le texte des neuf épisodes de ce feuilleton scénique qui cambriole le théâtre, en puisant à tous les genres : comique, dramatique, audio, documentaire, expéditionnaire, animalier, marionnettique, ... Les textes sont écrits par une dizaine d'auteuses qui ont travaillé sur commande.

En satellite autour de l'histoire, une série de schémas qui rendent compte des systèmes mis en place pour mobiliser sur le long terme tout un territoire via les théâtres. Le livre est pensé comme un pop-up numérique, qui essaie de donner à voir et à entendre un peu de ce qui a été préparé en répétitions mais pas ou très peu partagé avec le public, puisque les théâtres étaient fermés ou à jauge réduite : travaillé en complicité étroite avec le graphiste Pablo Lavalley, *Vous êtes (encore) ici* est pensé à la fois comme un livret et comme une mise en scène sur papier, avec sons par QRcode et animations visuelles via l'application Artivive.



FORMAT 15 x 21 cm, 304 pages

ISBN 978-2-88964-038-6

CHF 27 / EURO 18

— GENRE feuilleton théâtral

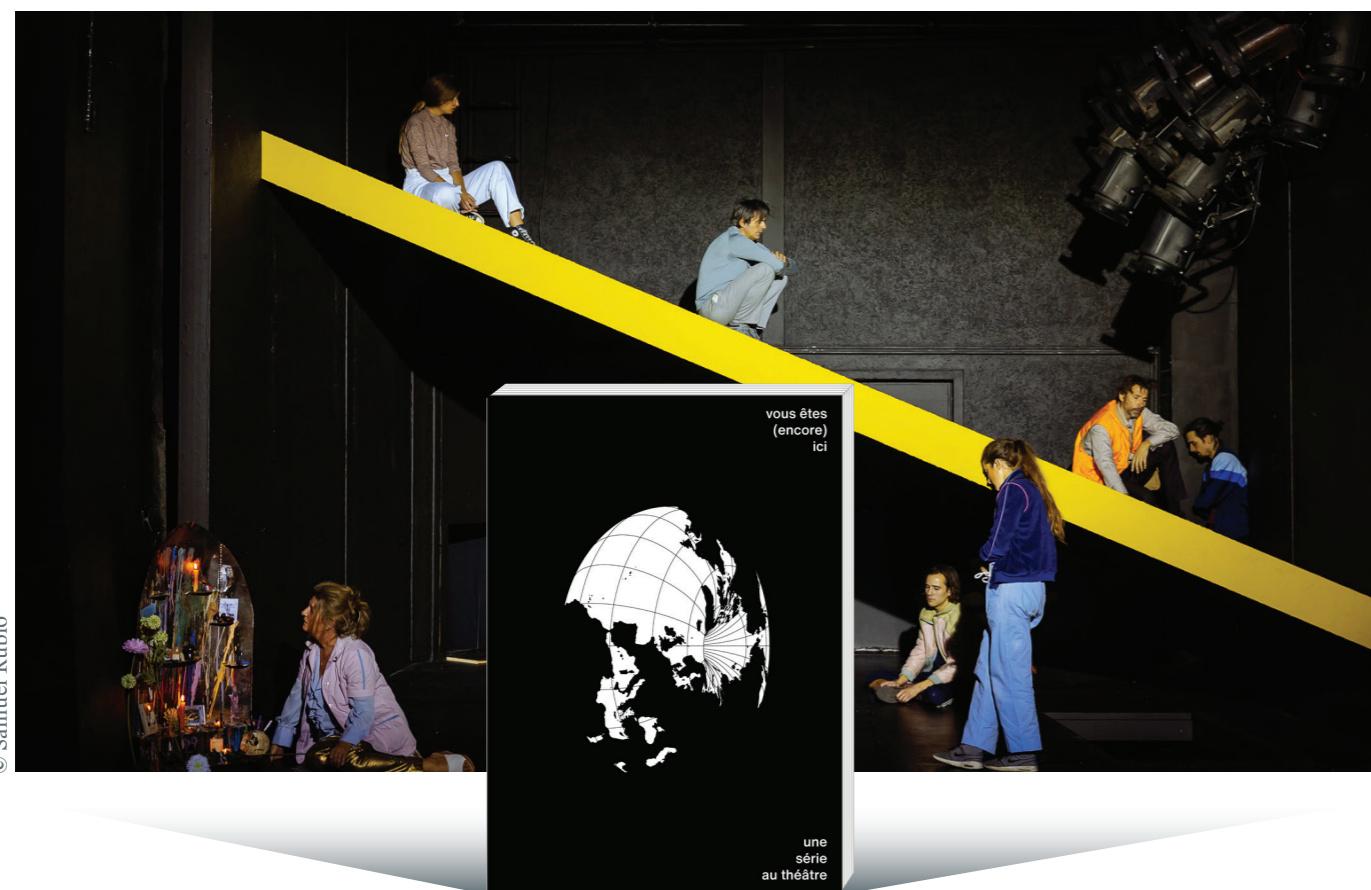
SUJETS ABORDÉS féminisme, écologie, chamanisme, genre, effondrement, contrat social, futur, science-fiction, porosité animale et végétale, nouveaux récits

— CO-ÉDITION République éphémère

AUTEUR.ES DES ÉPISODES Claude Inga-Barbey, Stéphane Bouquet, Nina Nana, Ghalas Charara, Fatima Wegmann, Barbara Métais-Chastanier, Jihane Chouaib, Lucile Carré, Marion Quintard, Stefan Kaegi, Jérôme Richer, Marina Skalova, Antoine Rubin, Julie Gilbert, Joël Maillard, Antoine Volodine, Jérémie Narby, Dieudonné Niangouna, Michèle Pralong + collégien-x-nes + écriture contributive pour l'Ep9

Un livre comme un pop-up numérique pour revenir sur « Vous êtes ici » : une série au théâtre en 9 épisodes, sur toute une saison et dans tous les théâtres genevois....

OU COMMENT INVENTER DE NOUVEAUX RÉCITS POUR AGIR DANS LE RÉEL ?



— Julie Gilbert, auteure franco-suisse, écrit et co-réalise pour le cinéma avec le cinéaste Frédéric Choffat (*La vraie vie est ailleurs*, *Mangrove*, *My Little One...*), pour l'opéra et pour le théâtre (*Outrages Ordinaires*, *Je ne suis pas la fille de Nina Simone*, *Les Indiens...*) des pièces jouées entre la France, la Suisse et le Québec. Elle mène aussi des performances, dont *La Bibliothèque sonore des femmes*, interrogeant notamment l'héritage des écrivaines dans la société et crée des *Poèmes dits par téléphone* comme une possible résistance poétique, publiés aux Editions Héros-Limite. Ses autres textes sont édités aux éditions Passage(s) et Lansman et sont traduits en allemand et en espagnol. Elle est trois fois lauréate du prix SSA, et bénéficie de la bourse Textes-en-scènes sous la direction d'Enzo Cormann, ainsi que de la bourse littéraire Pro Helvetia pour le roman *Au milieu de la nuit* en cours d'écriture. —

— Michèle Pralong est une praticienne de théâtre basée à Genève. De 2006 à 2012, elle a co-dirigé le GRÜ/Transthéâtre Genève avec la metteuse en scène Maya Bösch. Au travers de cette institution transdisciplinaires, elle a co-conçu et co-porté de nombreux projets d'envergure, impliquant de larges équipes de créateur.trices (*Les Perses*, *Let's perform democracy!*, *Focus Müller*). Comme dramaturge, elle a notamment travaillé avec Cindy Van Acker, Foofwa d'Imobilité, Caroline Bergvall et Guillaume Béguin. Récemment, elle a présenté (*elle s'assit*) (2018) et *Finalement, tout s'est bien passé. Essai sur la colère* (2019) à la Bâtie Festival de Genève. Elle est responsable du bisannuel *Journal de l'ADC* (Association pour la danse contemporaine - Genève) avec Anne Davier. —

— Dominique Perruchoud est active dans le domaine des arts de la scène en Suisse romande depuis mai 2000, d'abord à la Comédie de Genève comme directrice administrative et financière de 2000 à 2007, puis au Théâtre de Vidy à Lausanne de 2013 à 2017, dans les mêmes fonctions. Elle a aussi collaboré au Service cantonal de la culture en tant qu'adjointe à la direction, responsable des domaines danse et théâtre de 2007 à 2013. Au sein du Service cantonal de la culture, elle a participé à l'élaboration de la loi sur la culture C3 05 votée en 2013 par le parlement genevois. Elle préside actuellement l'Association pour la danse contemporaine - Genève (ADC) depuis mai 2018. —



Ep.1 La chambre a lessive

Le texte de l'Ep1 a été écrit par Claude-Inga Barbey. Une version de jeu s'est construite en répétitions, à partir du texte initial, sur propositions de la metteuse en scène Marion Duval et improvisations des actrices. Le texte ci-dessous est tiré d'une captation de représentation. La version de Claude-Inga Barbey se trouve en p.x

SCÈNE 1. LUKAS, SANDRO, MIGUEL, ALICE

Lukas installe sa caméra et deux chaises dans la chambre à lessive. SANDRO Bonjour Lukas. LUKAS Salut Sandro. SANDRO Ça va? C'est par ici que ça se passe? LUKAS Ouais, on va tourner ici. SANDRO Ah! Vous êtes ici. J'arrive. Je reviens tout de suite. Sandro sort et revient avec sa contrebasse. LUKAS Oook! t'as pris ta... SANDRO Ouais! LUKAS Oui, parce qu'on va pas jouer de musique... Oui, bon, tu peux la garder. Mets-là à côté de la chaise. Ça fera un joli cadre en fait. Ouais. Super. SANDRO Ici, comme ça? LUKAS Ouais, tu peux la mettre à côté. Alors du coup, il faut que je change deux trois trucs. Il recadre. Parfait. Sandro joue quelques notes et chante. LUKAS Super. Sandro continue. Ouais, intéressant. Juste deux secondes. Lukas éteint la machine à laver pour tester le son. Je la remettrai après. Il claque dans ses doigts près du micro. SANDRO Ah one two... One two three... LUKAS fait signe à Sandro de se taire. Non non non non! Parfait. Tu entends? Tu sens? Le son est vraiment pas mal, hein? C'est pour ça. Je me suis dit que c'était intéressant de tourner ici. Comme ça on est tranquille, il y a personne sur le planning. Assieds-toi. SANDRO D'accord. Je me mets ici comme ça? LUKAS Parfait. Merci beaucoup Sandro d'être présent là. C'est précieux. SANDRO Entre voisins, c'est normal. LUKAS Voilà. On est des voisins. Comme quand on se parle sur le palier de la porte. On est tous les deux. On oublie la caméra, d'accord? Moi je vais te poser des questions. Et puis toi, tu vas répondre. Ok? SANDRO D'accord. LUKAS Alors on y va. Il sort un papier. Le bras c'est super, ça fait

perdu en route Une mission Des semaines Un banquet

détendu. Tu peux garder ton bras comme ça? C'est parfait. SANDRO Bah, j'ai encore rien dit. LUKAS il met son casque. C'est parti. Il enclenche la caméra. Salut Sandro Rossetti. Acteur, musicien, architecte. L'Alhambra, c'est toi... Ouais, je crois que je vais plutôt te vouvoyer en fait. SANDRO C'est mieux. LUKAS Tu trouves aussi? SANDRO Oui, c'est mieux. LUKAS J'ai senti. SANDRO Ça fait plus de... LUKAS Ça amène une distance intéressante. SANDRO Il me semble, il me semble. LUKAS Là, vraiment, ça fait un peu voisins, un peu film d'étudiant. Alors je recommence. Pour l'instant, c'est super. Merci beaucoup... Bonjour Sandro Rossetti, acteur, musicien, architecte, l'Alhambra c'est vous, l'AMR c'est vous, La Bâtie c'est vous, Les Bains des Pâquis c'est vous, la Fanfare du Loup, c'est encore vous. Sandro Rossetti quand on a fait autant de choses dans sa vie, est-ce qu'il y a une petite réussite qu'on préfère? SANDRO Oh réussite... J'ai rien fait tout seul. J'ai participé à des activités, à des revendications culturelles. C'était les années 70. On était dans une euphorie totale, avec des amis. On a partagé et voilà. Moi, politiquement, je suis un acharné. Je dis toujours: «Je lutte pour retarder la défaite.» On peut dire aussi: «Quand on lutte, on peut perdre, mais si on lutte pas, on a déjà perdu». Bertolt Brecht. LUKAS C'est vachement... c'est intéressant. SANDRO Je sais pas, mais en tout cas c'est un conseil. LUKAS Oui oui. Après... C'est juste sur les deux... C'est possible de refaire la dernière phrase, si c'est un conseil, et de la faire en regardant la caméra? Comme ça on s'adresse directement au spectateur. Ok, on la refait? On y va? T'es prêt? SANDRO Oui, oui, je suis prêt. LUKAS C'est parti! SANDRO Quand on lutte, on peut perdre, mais si on lutte pas, on a déjà perdu. LUKAS Alors en fait, c'est juste le doigt... quand tu le remontes, il arrive devant ton visage. Donc si c'est possible, tu refais la même

Des événements en plein cœur du banquet Des potagers de la diffusion pour Médiaparc et les jardins de l'Alhambra Un village trans-humainiste Une communauté qui respecte les objets culturels du vivant

chose avec le doigt, mais tu le mets un petit peu plus bas. SANDRO Comme ça? LUKAS Tu peux faire le même mouvement, comme ça. Mais vraiment arrête-toi là d'accord? On y retourne? C'est parti. SANDRO Alors... Quand on lutte... LUKAS Il y a eu une petite hésitation. C'est pas grave. SANDRO On y va tout de suite. Alors, quand on lutte, on peut perdre, mais si on lutte pas, on a déjà perdu. Déjà. Ouais, c'était vachement moins bien, là. LUKAS Non non! Super! Merci. J'enchaîne? Sandro Rossetti, on peut dire qu'à Genève vous êtes très connu. Est-ce que vous seriez d'accord de parler en toute intimité de votre enfance. SANDRO Ah! mon enfance. Je suis né à la Jonction. LUKAS La Jonction, j'en profite pour faire une transition. On va parler un peu d'actualité. SANDRO Volontiers, parce qu'à la Jonction, il y a beaucoup de choses à dire. LUKAS Alors donc j'arrête, je relance. Sandro Rossetti, suite à la faille de la Jonct... Redémarre la caméra qu'il a oublié de lancer. J'y retourne. Sandro Rossetti suite à la faille de la Jonction qui a provoqué un effondrement, plusieurs bâtiments se sont écroulés. Puis, après la faille d'Onex, le gouvernement a pris des initiatives pour se préparer à une possible troisième faille: avez-vous souvenir d'une telle intervention de l'Etat dans notre société? SANDRO Pour ceux qui veulent se souvenir, en 1909 à la Jonction, il y a eu une explosion de l'usine à gaz. BOUM. BOUM. Le Service industriel explosé. 15 morts, 12 blessés, tous italiens. A 16h15. Heureusement, tout le monde bossait. Y'aurait eu beaucoup plus de morts sinon. Le gouvernement de l'époque a fait une souscription cantonale pour soutenir les familles. Il faut le savoir. Et en plus, la ville de Genève a payé les obsèques sur la Place Neuve. On entend quelqu'un qui chante fort en coulisse. Alors s'il arrive quoi que ce soit aujourd'hui, est-ce qu'ils feront ça? Est-ce que l'Etat soutiendrait des kosovars? LUKAS Excuse-moi, je reviens. Il sort en coulisse. SANDRO Qu'est-ce qui se passe? Bon, je peux raconter la Jonction

Une communauté marquée d'une dévotion des formes Une communauté sur la base Une ZAD Un dialogue entre Miguel et le poulpe

pendant ce temps... il y a des lieux culturels maintenant dans ce quartier, mais avant, c'était que des ouvriers. Là où on a des musées, des galeries, des salles de spectacle aujourd'hui, c'était que des ouvriers... La Jonction vote d'ailleurs toujours à gauche. Il y a toujours plein d'ouvriers, plein d'Italiens. LUKAS off Monsieur Sanchez, est-ce que ce serait possible de baisser la musique parce qu'on est en train de tourner à la buanderie? Ah! Oui! Vous avez oublié de brancher le câble des écouteurs. Haha! Merci. Il revient. LUKAS Excuse-moi. LUKAS J'enchaîne. Il lance la caméra. Sandro Rossetti, pensez-vous que les conditions du vivre-ensemble se sont améliorées ou au contraire se sont tendues? Miguel Sanchez chante à nouveau fort en coulisse. SANDRO ... le vivre-ensemble, c'est de ces mots. Lukas, fort. Monsieur Sanchez! SANDRO En 1965, j'ai vingt ans, il y a du boulot pour tout le monde... Un baby-phone grésille. LUKAS Excuse-moi, Sandro. SANDRO C'est Olivia? LUKAS Oui. C'est Alice qui la garde en ce moment. Je préfère garder le baby-phone comme ça je... ALICE off dans le babyphone. Lukas, est-ce que t'as les deux doudous avec toi? Parce que je trouve le poulpe d'Olivia nulle part. T'as descendu les deux doudous avec toi, en fait? T'as lavé les deux en même temps? Si on a deux putain de doudous c'est pour faire un tournoi de lavage de doudou... On n'entend pas la suite. LUKAS Excuse-moi, Sandro. On reste concentrés. Miguel Sanchez entre avec un seau, et ouvre la porte imaginaire de la buanderie. MIGUEL Hop! J'entre. Hop! Je ferme la porte. Et hop! J'allume la lumière. LUKAS Non, non, non, non! MIGUEL Oh! Pardon, Monsieur Meunier! LUKAS Monsieur Sanchez, c'est possible de... MIGUEL Oh! Mais c'est pas Hollywood ici, Monsieur Meunier. Au

Lukas qui filme la feuilleton de l'émigré Un événement en lien avec le Genève international Des manifestations pour le temps qui vient Un épisode à la Patinoire des Vernets

public. Je suis le concierge. Miguel Sanchez vide son seau dans l'évier. LUKAS Monsieur Sanchez, c'est possible de faire ça dans dix minutes? Parce que vraiment on en a encore pour dix-quinze minutes. MIGUEL Oh! Il y a une fuite. J'essuie la fuite. Oh! J'ai rien pour essuyer la fuite. Ben tiens, on va prendre ça. Il prend un t-shirt qui sèche sur un fil. LUKAS Juste vraiment dix minutes? MIGUEL Hop! Je répare la fuite d'abord. LUKAS Ok, je vais changer de cadre. MIGUEL Oh! Catastrophe! SANDRO On parlait du vivre-ensemble. Ben! Ça a pas changé. LUKAS Sandro, attends. SANDRO A l'époque, on avait du boulot... LUKAS Sandro... SANDRO On continue? LUKAS Ok! On se concentre. SANDRO Miguel chuu! MIGUEL Oui, oui. LUKAS On est tous les deux. La caméra n'existe pas. Monsieur Sanchez n'existe pas. Mimique de protestation de Miguel. On y retourne, d'accord? Alors... oui voilà. Sandro Rossetti, je parle maintenant à l'architecte. Est-ce qu'il y a selon vous une œuvre architecturale à Genève qui n'aurait jamais dû exister? SANDRO Confédération Centre. Ça, franchement. Alors non, construire une chose pareille! Non, non, ça, franchement. Aujourd'hui y'a des jeunes qui veulent construire des cabanes. Portes. Les gilets jaunes. La Zad. Tout ça. Il faut construire des cabanes. Il faut recommencer à zéro. Les enfants construisent des cabanes. Y'a rien de plus beau. Même pour un vieux comme moi. On prend une poule. On me met en haut. J'y reste. Vous comprenez? Parce qu'alors si on parle de l'architecture, alors, tout ce qu'on a démolit à Genève pour faire des logements de luxe. MIGUEL Monsieur Rossetti, Monsieur Meunier, n'oubliez pas la réunion de 19h.

Une conférence de champagne en direct d'Alpilles Une entreprise d'histoire entre artistes et public Un dossier pour artistes

Genève. Septembre 2025. Au cours d'une réunion houleuse entre locataires sur des problèmes de gestion de la chambre à lessive, on rencontre Alice, Lukas et leur enfant Olivia, Miguel, MAD, Sandro et les Camille (3 jeunes qui squattent au sixième étage). Une violente secousse terrestre vient tout chambouler. LUKAS SANDRO MIGUEL ALICE JOÃO MAD COLLOCATION DES CAMILLE : ZACHARIE ADA ARBALÈTE



SANDRO Je n'y serai pas.
 MIGUEL Pourquoi?
 SANDRO Je lave mon unique slip à la main.
 MIGUEL *Je joue avec l'interrupteur réel et avec la porte imaginaire.* Hop! J'allume la lumière. Hop! J'éteins la lumière. Hop! J'ouvre la porte. Et hop! Je ferme la porte.
 Miguel sort. Alice entre.
 LUKAS Excuse-moi, Sandro. C'est un peu compliqué. On reste concentrés.
 SANDRO On enchaîne. Pose-moi une question.
 LUKAS à Alice. Oui?
 ALICE C'est coupé? C'est coupé??
 Elle va chercher un doudou poulpe qui est suspendu à un fil de l'éteudage.
 LUKAS Faut que je monte ou...?
 ALICE allume la lumière et sort. Non.
 SANDRO Dis donc là, ça devient compliqué. Je m'excuse mais... Lukas va éteindre la lumière. Ça me tend tout ça.
 LUKAS Désolé.
 SANDRO Alice t'attend, je sais pas...
 LUKAS On y retourne. J'enchaîne. Sandro Rossetti vous êtes à la base de l'acrobranche du parc des Evaux.
 SANDRO Du quoi?
 LUKAS De l'acrobranche du parc des Evaux.
 SANDRO Je connais pas. Jamais entendu parler. Je sais même pas ce que c'est.
 LUKAS Un parc dans les arbres.
 SANDRO Non, acrobranche, je sais pas ce que c'est. Désolé...
 LUKAS Donc c'est pas vous, en fait. Ok... Non c'est parce que j'avais pas mal de lien après avec ça... Je suis un peu... Il pleure.
 SANDRO Ça va?
 LUKAS Oui! Oui! Tout va bien, c'est juste que je me mets un peu de pression. En fait, j'ai pas beaucoup de temps, comme tu sais, je m'occupe pas mal de ma fille en ce moment. Je suis un peu... c'est compliqué de constater tous les jours que je vis avec une handicapée qui ne sait pas s'occuper de son enfant. Mais toi tu

es vraiment super, ce que t'as donné est super. et je te remercie beaucoup.
 SANDRO Non mais calme-toi, calme-toi, s'il te plaît.
 LUKAS Je suis désolé, c'est vraiment pathétique. Excuse-moi. On va arrêter. Bon, j'ai déjà plein de choses dans la boîte. Je t'envoierai les rushes, on regardera ensemble. Merci beaucoup. Merci Sandro.
 Il range sa caméra.
 SANDRO Bon d'accord. Ok.
 LUKAS Merci vraiment. C'est précieux ce que tu viens de donner. Et pardon pour les. Tu veux que je t'aide avec la contrebase?
 SANDRO Ça va bien. On se voit plus tard.
 LUKAS Oui, oui.
 SANDRO Allez Ciao.
 LUKAS Ciao.
 Sandro sort avec sa contrebase en chantonnant. Lukas reste seul et pleure accroupi. Miguel entre avec une serpillère.
 MIGUEL Et hop! J'ouvre la porte. Et hop! Je la laisse ouverte. Oh que tal?
 LUKAS se relève. On a fini, Monsieur Sanchez. Merci. Vous pouvez venir. Faites votre travail.
 Lukas range.
 MIGUEL Ça va, Monsieur Meunier?
 LUKAS Oui, oui, ça va.
 Lukas sort avec la caméra.
 MIGUEL en ramassant le babyphone. Eh! Monsieur Meunier! Tant pis. Il remet le babyphone sur la machine à laver. Et hop! Je panosse, je panosse... et hop hop hop! Hop! C'est fait. Et hop! Je... ah! elle est déjà fermée. Et hop! non aha elle était ouverte. Je suis bête. Alors j'en suis où? Ah je la ferme alors. Attention. Hop hop et hop! Je referme. Yaha!
 Il sort en enfourchant son balai-serpillère.
 Miguel revient avec une perceuse.
 MIGUEL Et hop! J'ouvre la porte. Et hop! Paf! J'allume la lumière. Je suis aussi bricoleur. Ah! Je vais réparer le tuyau. Il fait marcher la perceuse. Je l'ai réparé. Le lave-linge... non! Le porte-linges... oui!
 Miguel fait le robot au son de la perceuse.
 Et hop! J'éteins la lumière. Et euh... elle était ouverte ou fermée?

Hygiène Paddy-Paddy Un bébé nommé Tofu Un chien nommé Quinoa Un chat qui s'appelle nous Sandro qui voit dans les miroirs à la Comédie Sandro qui pigeonne MAD qui chante la générique

Merci. Ah j'ouvre la porte, je ferme la porte.
 Miguel sort. Il revient avec une clé à mollette.
 MIGUEL Hop! Hop! Hop!
 Lukas, off dans le babyphone. C'est qui, qui fait un sourire?
 MIGUEL Je suis réparateur de machine, aussi.
 LUKAS off dans le babyphone. C'est qui, qui fait un sourire? C'est le doigt de qui ça?
 C'est le doigt de qui ça?
 ALICE off dans le babyphone. Je comprends pas c'est quoi ces trucs de poser la question en boucle?
 LUKAS off dans le babyphone. C'est un petit pet, ça. C'est qui, qui a péte? Mais c'est Olivia qui a péte? Et bien dis donc, elle fait des gros pets, Olivia.
 ALICE off dans le babyphone. Olivia, tu fais des gros pets, Olivia, tu fais des gros pets. Tu pétes. Tu pétes.
 MIGUEL Oh c'est pas vrai, il faut pas faire des enfants. Il faut faire des réserves de conserves. Oh allez hop! C'est fini. Hop! La porte. Je ferme la porte.
 SCÈNE 2.
 MIGUEL, JOÃO, MAD, ZACHARIE
 João est dans la buanderie. Miguel entre avec un débouche-toilettes dans les mains.
 MIGUEL Qu'est-ce que je fais? Et hop! J'ouvre la porte. Et hop. Surpris par la présence de João. HAA. Mon cœur, oh! Allô? Oh. Oui. Non. Il pose le téléphone et débouche l'évier. Qu'est-ce que vous faites ici?
 JOÃO Hein?
 MIGUEL Hein? Vous êtes qui?
 JOÃO Personne.
 MIGUEL Vous êtes avec les jeunes du sixième?
 JOÃO Non.
 MIGUEL Vous étiez avec la fête?
 JOÃO Non.
 MIGUEL Vous êtes avec le squat?
 JOÃO Non, je suis pas avec un squat.

MIGUEL Vous êtes tout seul, quoi...
 JOÃO Oui.
 MIGUEL C'est triste.
 JOÃO Bof.
 MIGUEL Non mais ça va, Monsieur, un petit verre d'eau?
 JOÃO Non, c'est bon.
 MIGUEL Vous prenez de la drogue?
 JOÃO Non.
 MIGUEL Vous prenez de la drogue.
 JOÃO Ben non, j'ai pas pris de drogue.
 MIGUEL Bon allez, faut partir, déguerpissez. Sinon j'appelle la police. Cinq minutes. Je vous laisse la lumière ou pas?
 JOÃO Elle est éteinte.
 MIGUEL C'est vrai. Quand est-ce que je l'ai allumée? Oh. Allez je vous laisse. Hop! J'ouvre la porte. Hop! Je ferme la porte.
 Miguel sort. MAD entre avec une corbeille à linge en poussant la porte imaginaire. Elle sursaute.
 MAD Qu'est-ce que tu fous, João mon amour, qu'est-ce que tu fous là?
 JOÃO C'est une surprise. Attends attends! Je suis désolé, je sais que je ne devais pas venir mais j'avais besoin de te le dire: avant j'avais peur, maintenant j'ai plus peur. Et j'ai besoin de te dire que maintenant je suis d'accord avec tout. Moi aussi je t'aime je t'aime je t'aime. Je te veux. Je veux t'emmener avec moi. J'ai envie d'être dedans toi à tous les coins de rue. J'ai envie de traverser la rue en baisant avec toi. Y'a rien que j'aime plus que faire l'amour avec toi. C'est presque que physique, en même temps c'est complètement mystique, et je crois que je suis amoureux de toi pour toujours.
 MAD Mais j'espère bien mon amour, moi aussi je t'aime. Je t'aime je t'aime je t'aime. Je t'aime à fond. Et tu sais y'a pas que toi, moi aussi j'ai envie de te baiser à fond. Aujourd'hui j'ai pas arrêté de penser à la fois où tu m'as léché le visage et giflé le sein. Rien que d'y penser, j'en ai les fesses qui se réveillent, qui gonflent, enfin non elles s'allument. Avec toi j'ai l'impression que je ne suis plus qu'un cul. Mais on peut pas. Il faut être discret. J'ai promis à ma mère qu'on se verrait plus, je lui ai fait cette promesse, tu comprends? Et puis mon père est parti au pays.
 JOÃO Tu sais j'ai croisé le concierge. Il était un peu bizarre.

Un homme dans des vêtements Les tentes d'Antoine et Dymala Filles de guerre en Tunisie ou en Algérie Les yeux vidés des futurs exilés - Émission d'ADA Un robinet de cuisine et Kawaii Développement des territoires Développement de femmes Développement d'homme

MAD Quoi?! T'as croisé le concierge?
 JOÃO Oui. Je t'attends cinq minutes. Je me fais discret.
 MAD Non, pas ici, parce que y'a du passage tout le temps dans cette buanderie.
 JOÃO Bah! Alors on fait comme hier et je t'attends dans la contre-
 MAD Non, pas le grenier. Y'a Sandro Rossetti qui joue de la contre-
 basse et les perdus du sixième qui traînent dans les couloirs. Oh! Il faut que je fasse ma lessive, sinon ma mère va me tuer. Elle vide la machine. Attends-moi là, je reviens tout de suite.
 JOÃO Quand tu veux, moi je t'attends toute la vie, s'il le faut. Moi mon rôle dans la vie, c'est de t'attendre et jadore t'attendre parce que quand je t'attends je pense à toi. Je pense à ta peau. Je pense à ma main sur ta peau qui s'enfonce dans ta peau parce que j'ai-
 merai entrer tout entier à l'intérieur de toi pour te visiter de l'intérieur. Parce que ton sexe c'est comme un tunnel qui mène à ton âme et quand j'atteindrai ton âme elle me coulera dessus elle baisera comme ça et je regarderai un doigt et je demanderai mais c'est à qui ce doigt et tu diras je sais pas on est trop mêlés à force d'être devenus liquide. Une sorte de liquide qui sera un mélange de sueur de cyprine de sperme et de larmes. Et en fait je sais pas exactement si je peux vraiment te dire ça ou comment te le dire différemment mais j'ai vraiment envie de te défoncer.
 MAD Oh! Putain!
 JOÃO Et aussi je te dessinerai... J'apprendrai le dessin.
 MAD Stop. Ça suffit... de ouf. Je reviens. Voilà. Ok?
 MAD sort avec la corbeille.
 JOÃO Et je ferai un dessin mais hyper réaliste. Je ferai le moindre de tes cheveux. Le moindre de tes grains de beauté. Et une fois que j'aurai fait ce dessin ben je me branlerai dessus. J'écarterai. Zacharie entre. Il y aura plein de sperme partout. Et je mettrai mon dessin contre tes seins et toi tu me regarderas avec un regard avec un regard méprisant.
 Et ce sera vraiment un moment hyper excitant.
 ZACHARIE Continue
 JOÃO Euh! Salut.
 ZACHARIE Salut. T'as pas vu ADA?
 JOÃO Hein?
 ZACHARIE T'as pas vu ADA?

JOÃO Non.
 ZACHARIE Ah! OK! Mais t'étais pas avec nous, toi? En haut?
 JOÃO Non.
 ZACHARIE Ok! Excuse, je croyais que... t'as bu du Punch spécial?
 JOÃO Non.
 ZACHARIE Ah! ok! Désolé. Yes. Tu fais quoi?
 MAD entre.
 JOÃO Bonjour.
 ZACHARIE Eh! Salut Mad.
 MAD, à João. Bonjour. À Zacharie. Euh salut! Je sais pas qui t'es.
 ZACHARIE Zac-harie. Zacharie. Comme toi Mad-eleine? Mad-eleine.
 MAD Non, MAD, juste MAD.
 ZACHARIE Ah! MAD, yes. T'as pas vu ADA?
 MAD Je sais pas qui c'est non plus.
 ZACHARIE La fille, tu sais avec qui je vis. Grande. Avec un sourire. Des tresses... Un ordinateur. Tu l'as sûrement croisé dans l'ascenseur. Elle a des baskets. Un short, des fois... Euh noire.
 MAD Ah! oui.
 ZACHARIE Yes. Bon ben, nous on est en haut. Posés. Si tu veux venir t'es trop la bienvenue. Pis ton pote aussi. On fait des crêpes.
 Il sort.
 MAD et João s'embrassent. Zacharie revient.
 ZACHARIE Ouups pardon! Vous vous embrassez?
 MAD Non, on a mis la main.
 ZACHARIE Vous avez mis la main pour faire genre vous vous embrassez quoi. Faites ce que vous voulez, hein!
 Zacharie sort.
 MAD et João s'embrassent. Miguel entre. Il est au téléphone.
 MIGUEL Attention! Je rentre, hop! J'ouvre la porte. Hop! Je ferme la porte. Ah! Vous êtes encore là, vous. Non, mais ça marche que dans la buanderie. C'est le seul endroit où il y a du réseau. Oui, je sais, c'est paradoxal. Non, mais ça fait vingt minutes. Vingt minutes qu'ils me mettent sur écoute. Enfin, que je suis en attente sur écoute. Non, mais la preuve. Écoutez. Ah! Ça a changé de musique. Ça fait trois fois qu'ils changent de musique. Ah! J'en ai marre, je vous laisse. Je vous dérange plus. Je vous laisse la lumière.

Développement de français à l'école Les rituels de rentrée à l'école de la République Les besoins éducatifs de Genève-États Un pays d'Europe Des populations Montargis Des monstres d'arbres comme des sculptures Les positions de Jean-Baptiste

Elle est éteinte.
 MIGUEL Ah! C'est mieux, hein! Allez hop! Je pars. Il sort.
 MAD T'es tellement beau. C'est pas possible d'être aussi beau.
 JOÃO C'est toi qui est pas possible.
 MAD Mais tellement. On va mourir.
 JOÃO Oui.
 MAD On va peut-être se détruire hein? MAD le prend par la main. Attends attends attends, ok, on s'aime et tout, mais fais gaffe putain, tiens-toi, le monde est une série de pièges disposés autour de nous et nous on doit les éviter. Tu dis que tu m'aimes, que tu veux être avec moi mais tu vas vouloir ça combien de temps? Regarde-nous, en plus, toi t'es rien qu'un pauvre Portugais, et moi je suis rien qu'une pauvre Kosovare. En plus j'ai des goûts de luxe, penses-y quand tu dis que tu m'aimes. Il faut que tu te mettes à gagner de la tune, plein de tune. Moi je suis en train de faire des études de ouf, et toi tu fais quoi à part m'attendre dans des coins? De toute façon, t'as de la chance, il y a aucun mec qui voudrait d'une kosovare comme moi. Ils ont peut-être envie de moi pour une baise comme ça. Mais ils vont pas me marier. Ils ont trop peur que je les assassine pendant la nuit ou que je me radicalise, ces enculés de fils de chiens. De toute façon, si tu te comportes pas bien avec moi, je retourne avec mon père et mes frères au pays. Ils vont me marier avec n'importe quel trou d'uc de là-bas, genre un des frères de la future femme d'Edon, comme ça on reste en famille, et eux ils continuent leurs petites affaires. Et moi je ferai à bouffer dans un coin et à force je deviendrai grosse, une grosse mama, bien frustrée et résignée, et de temps en temps je me ferai taper sur la gueule par mon mari, et mon frère il devra taper sur la gueule de mon mari parce que mon mari il m'aura cogné trop fort, et un jour si j'ai la force je me suiciderai, et toi t'auras ma mort sur la conscience. Réfléchis à ça avant de me baiser. Et maintenant viens, on va trouver un coin.
 Ils sortent.
 SCÈNE 3.
 ALICE, LUKAS, OLIVIA, MIGUEL
 Alice et Lukas entrent.
 Lukas tient dans ses bras Olivia, leur bébé. Alice porte un petit éteudage pliable.
 ALICE Le mec de la Ville m'a appelée. Concernant le mandat de

la Ville pour la campagne de prévention des failles, et ce que j'ai proposé ne correspond pas du tout à ce qu'ils veulent. Ils veulent une campagne de prévention plutôt relax. C'est très bizarre... et du coup, il m'a dit donc, la typo Impact que j'ai proposée, ils veulent pas du tout ça. Ils m'ont dit plutôt d'aller vers la typo Comics.
 Lukas étend le linge tout en tenant le bébé dans les bras. Alice ne l'aide pas.
 LUKAS Ok.
 ALICE Quoi ok? Tu sais ce que c'est que la typo Comics? Non mais Lukas attends, tu sais ce que c'est que la typo Comics? C'est quoi?
 LUKAS Non.
 ALICE Tu sais pas ce que c'est que la typo Comics? Mais alors tu m'interromps pas. Je te dis ce que c'est que la typo Comics, comme ça tu sauras ce que c'est. La typo Comics c'est la typo que ma mère utilise dans ses mails. La typo rose-violette. La typo France-voisine.
 LUKAS Oui?
 ALICE Oui. Mais en fait tu sais ce que c'est la typo Comics. Lukas.
 LUKAS Non maintenant...
 ALICE Mais ne me laisse pas aller au bout de l'explication... En fait c'est de l'humiliation, c'est quoi ça? C'est dingue. Juste, je suis crevée. Je suis maman, je suis graphiste. Il y a ma sœur qui vit avec nous en haut, donc s'il te plaît... En plus, il y a rien de plus crevant pour une graphiste que d'expliquer des polices d'écriture. Donc juste, s'il te plaît, écoute quoi.
 LUKAS Ouais, ça marche.
 ALICE Donc, en fait, il m'a dit qu'il voulait plutôt la typo Comics, et moi je trouve vraiment que la typo Comics pour la prévention c'est juste, on dirait que c'est rigolo de tomber dans une faille. On dirait une pub pour les boules IKEA.
 LUKAS Ha!
 ALICE Quoi? Tu te fous de ma gueule?
 LUKAS Non non non non.
 ALICE Et eux, ils veulent un truc genre: «Vivez, mais faites attention!».
 LUKAS Ok.
 ALICE Non pas ok parce que moi je suis désolée, mais vis-à-vis des... Elle regarde autour d'elle. Il n'y a pas... il n'y a jamais eu de mur

Un salon international des morts De la musique liquide pour poujols Un récit d'un dérivé qui passe de la bouillotte au bouillotte pendant un pronomade Des collages et des notes qui flottent dans le temps pour dromon Un récit sur une question existentielle Des poujols et fugitives avec les monstres de la nuit Les monstres de la nuit Les monstres de la nuit Les monstres de la nuit Les monstres de la nuit

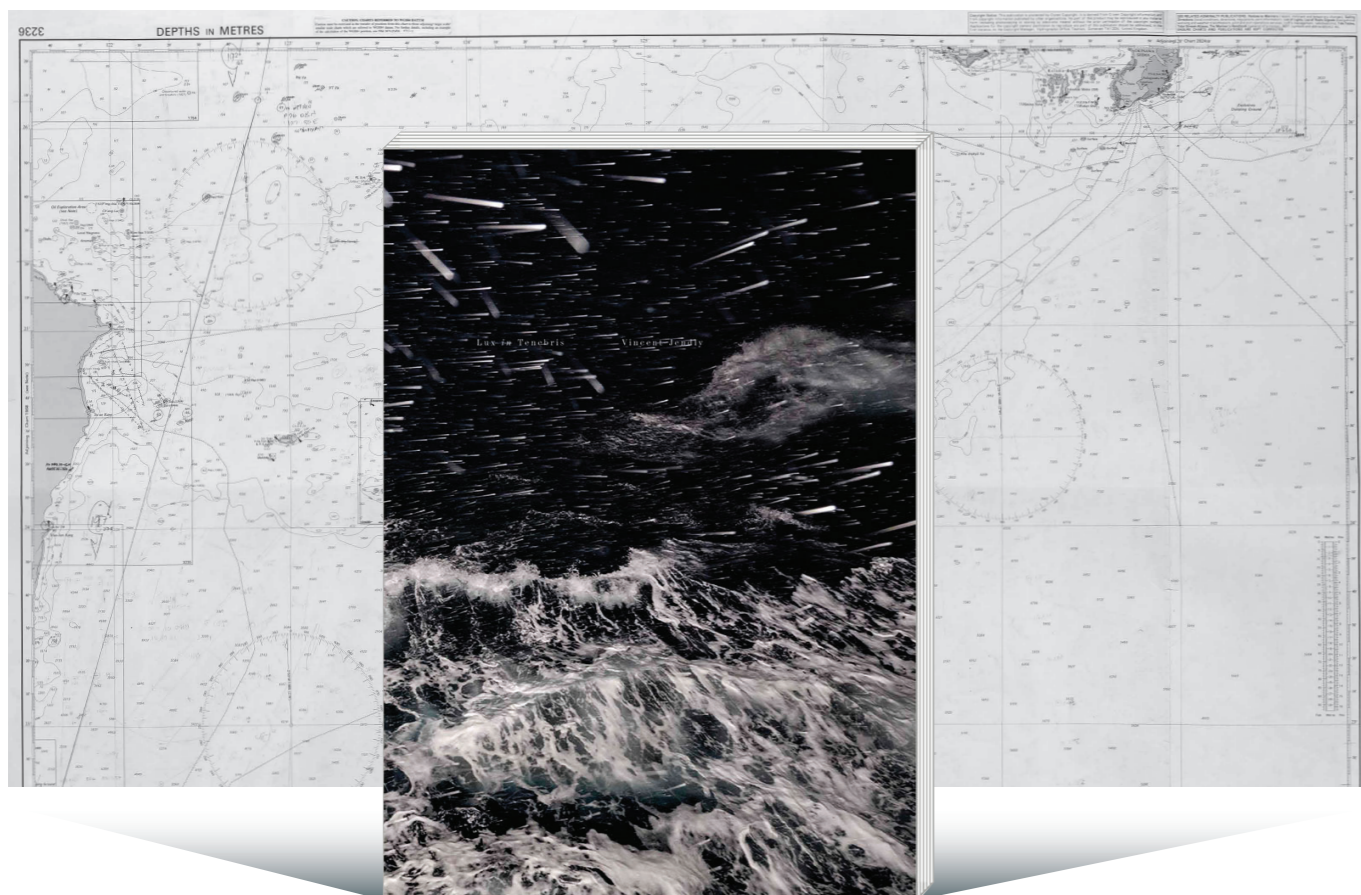
Vincent Jendly
Lux in tenebris

Lux in tenebris est un voyage en mer inédit et intime. L'auteur, Vincent Jendly, photographe, a embarqué à bord de cinq cargos de marine marchande pour éprouver sa relation ambivalente avec l'eau, développée après avoir échappé à la noyade lorsqu'il était enfant. Ici, dans l'univers étrange des grands cargos, la nuit est hostile : dans les ténèbres les plus profondes, quand le temps est couvert et que le bateau disparaît complètement, plus rien ne le distingue de l'eau, et la mer invisible devient encore plus abyssale.

Lors de son premier voyage, quand Vincent Jendly aperçoit une lueur indéterminée à l'horizon, il se revoit ouvrir les yeux après son accident, dans la lumière éclatante baignant ses proches

qui le veillent, et il voit la vie dans la mort. Le résultat de ces voyages souvent inconfortables, parfois dangereux, est un travail cathartique, un défi aux ténèbres.

Lux in tenebris est le dernier travail personnel de Vincent Jendly, réalisé entre 2015 et 2020. Il a été présenté pour la première fois au festival Images Vevey en septembre 2020 et a été montré cet été 2021 au festival Images Gibellina, en Sicile, puis au Musée de la Photographie de Charleroi, en Belgique.



FORMAT 24.5 x 33 cm, 144 pages

ISBN 978-2-88964-043-0

CHF 55 / EURO 45

GENRE photobook

SUJETS ABORDÉS mer, cargos, documentaire, voyage

TEXTE DE Vincent Jendly

LANGUES fr/ang

« Dans ce travail cathartique, j'ai trouvé ce dont j'avais besoin : je ne flotte plus la nuit pour y défier les ténèbres. Je me sens vivant du réveil au coucher. »

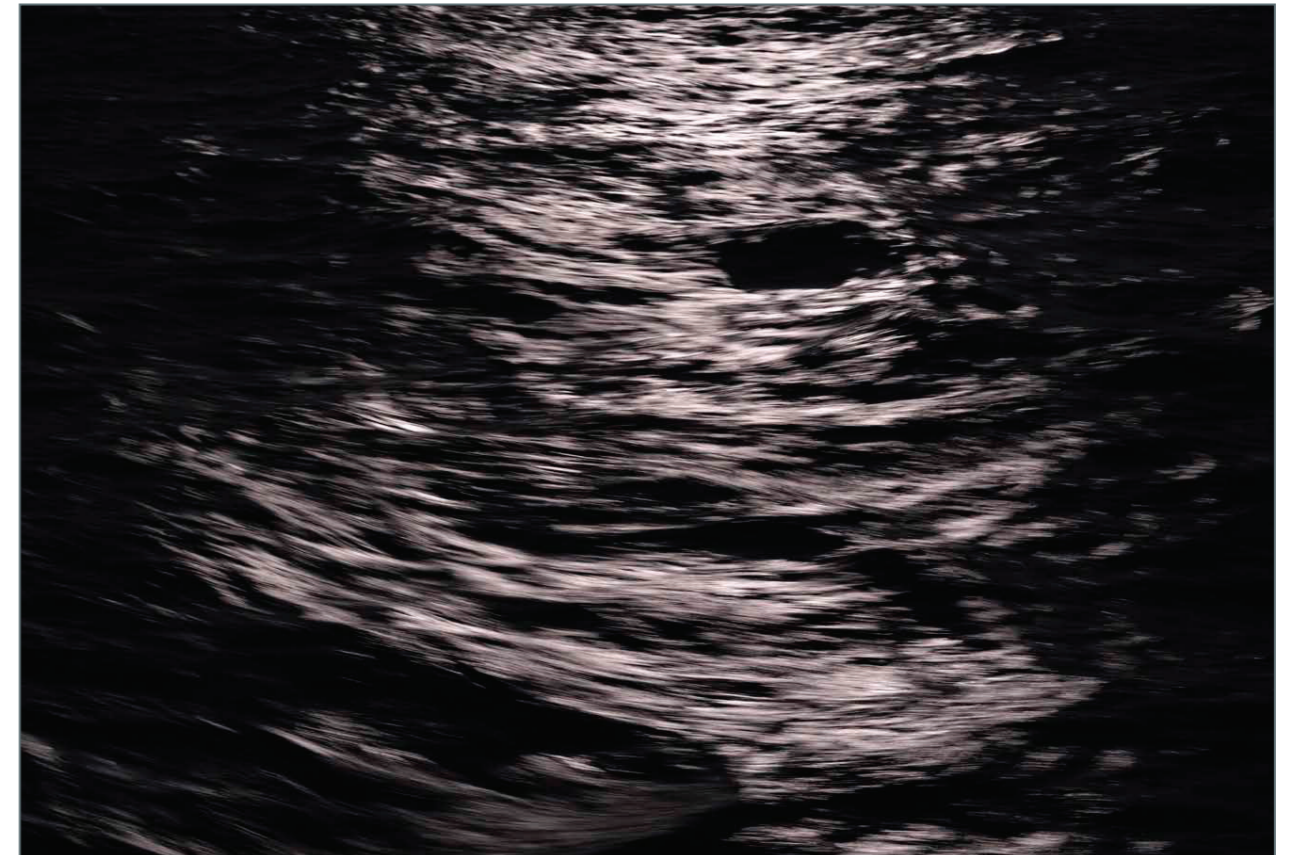
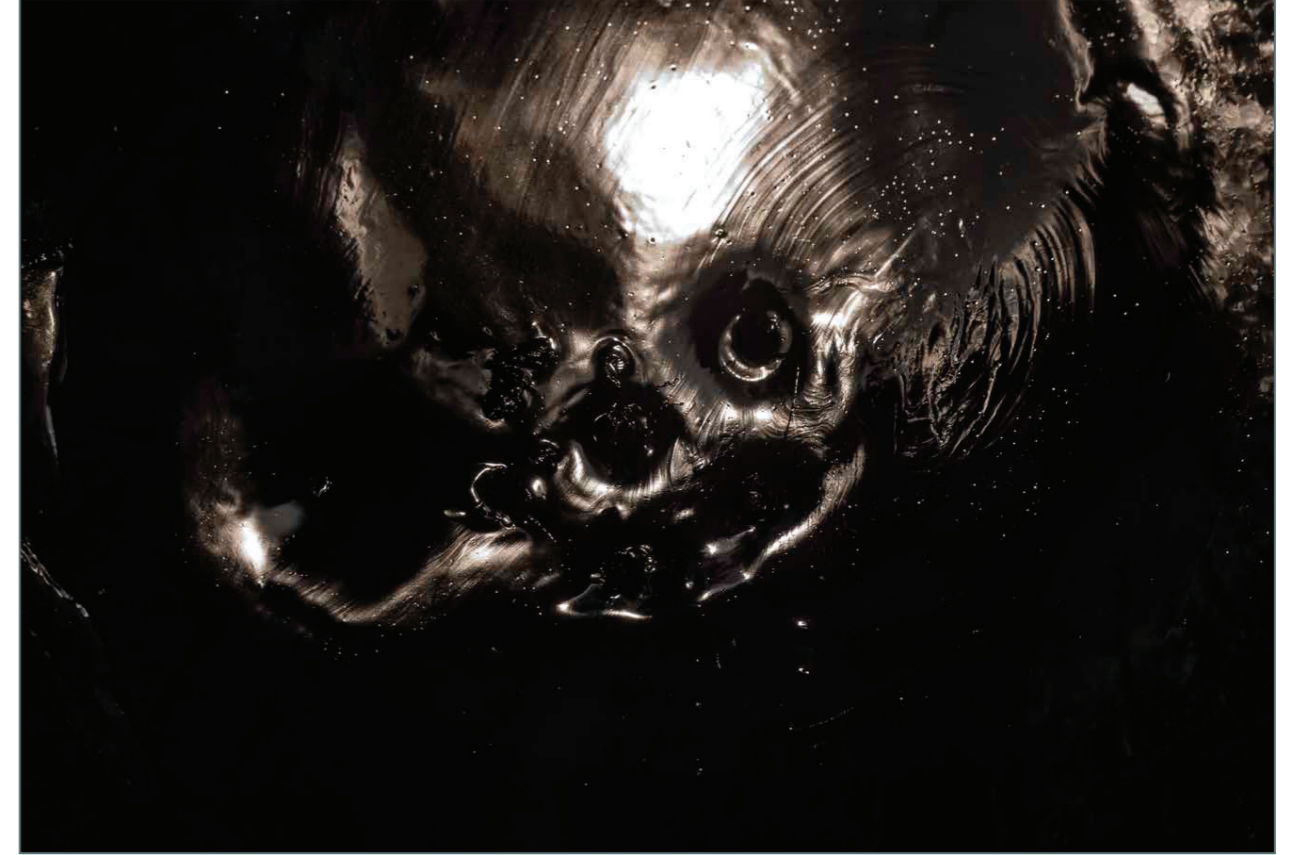
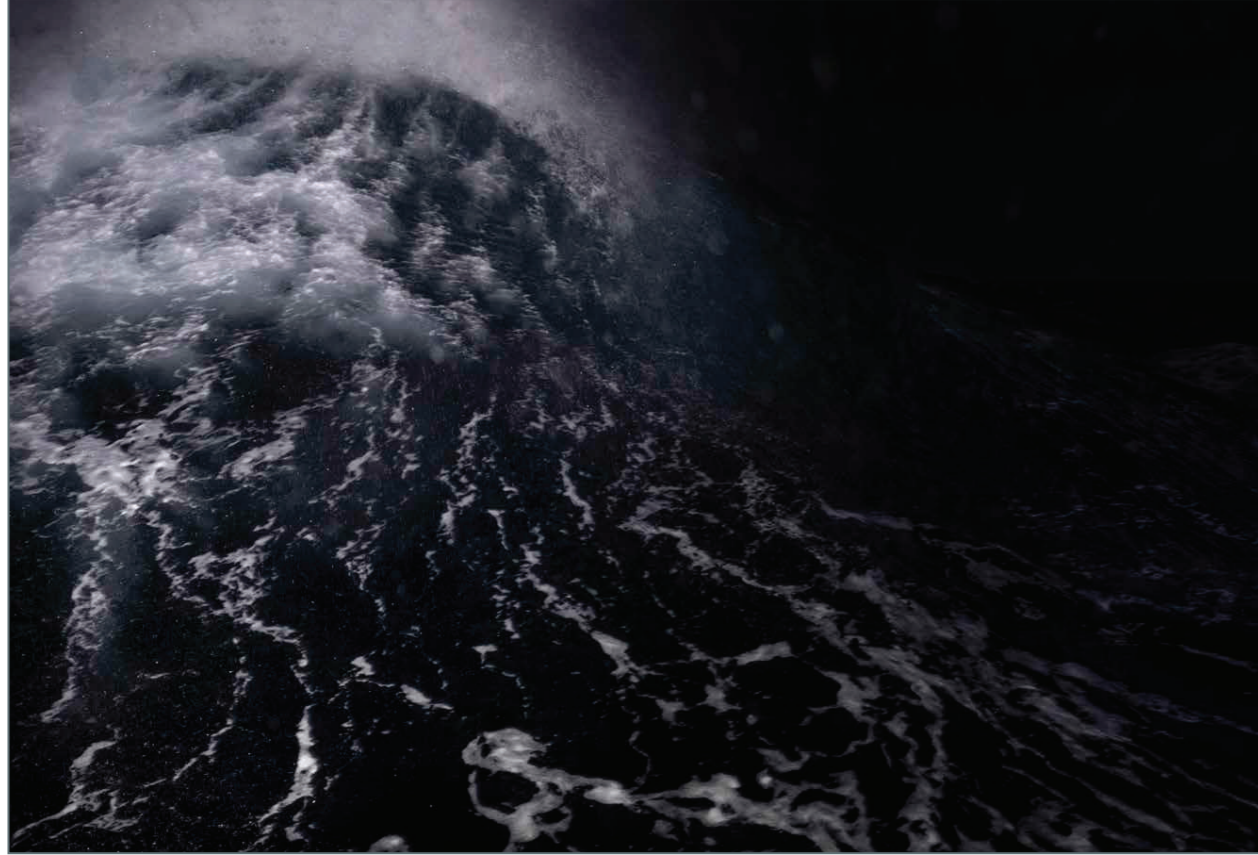
UN VOYAGE EN MER INÉDIT ET INTIME,

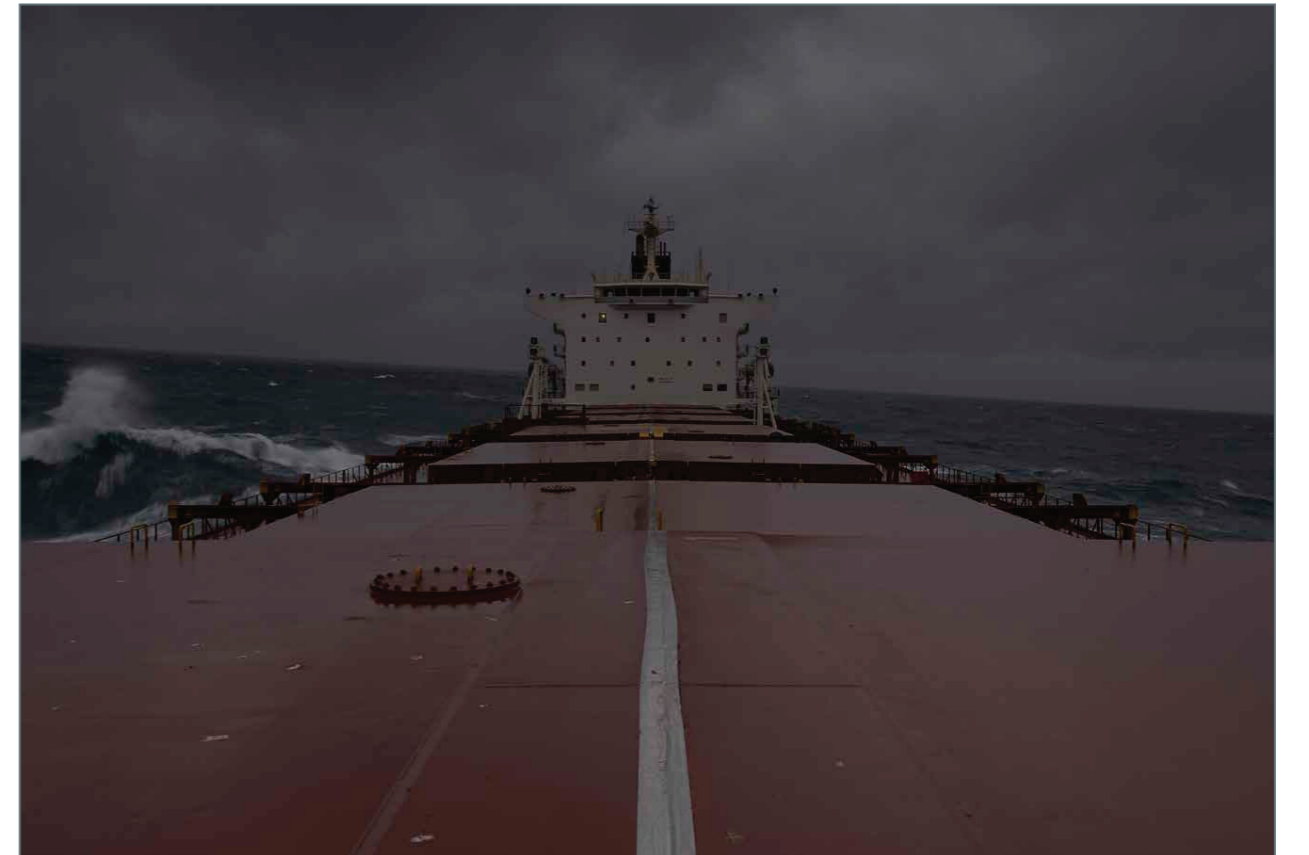
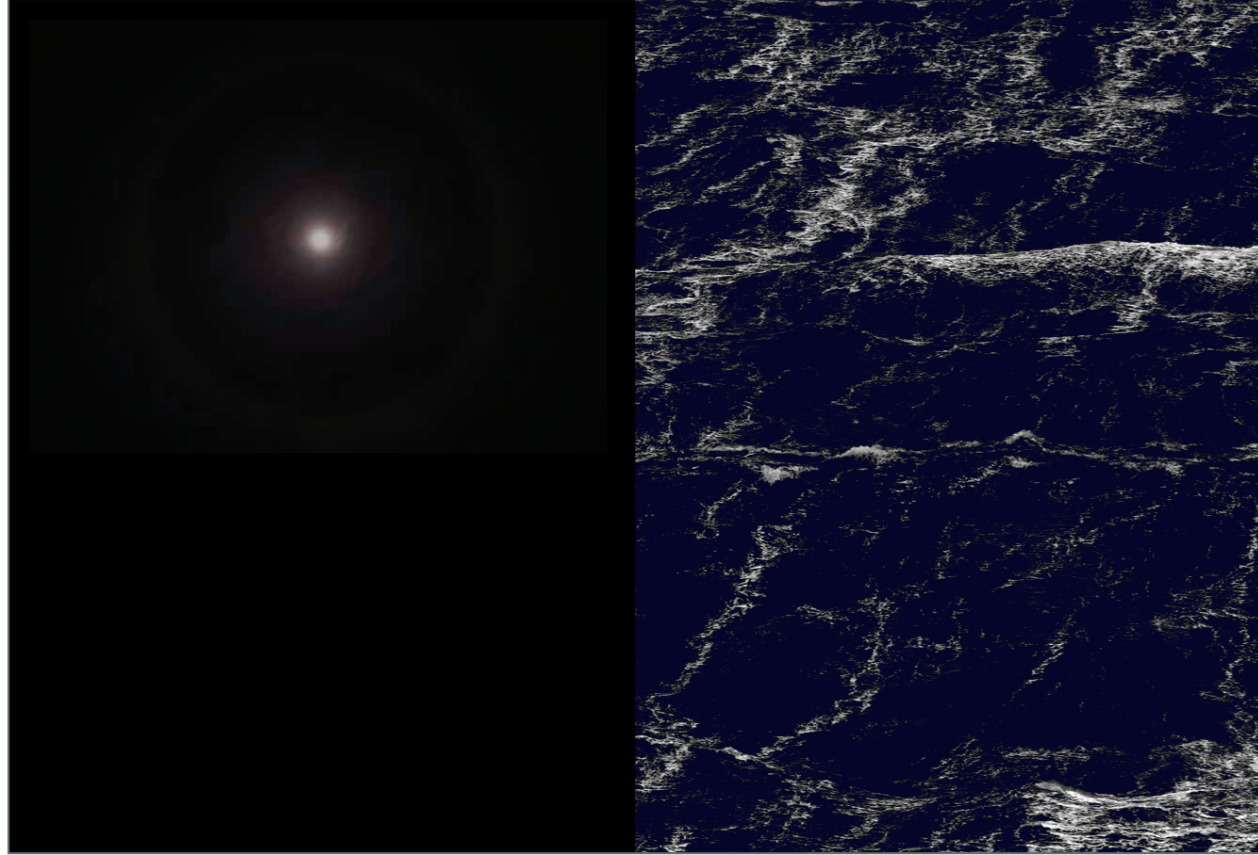
UN DÉFI AUX TÉNÈBRES

UNE EXPÉRIENCE IMMERSIVE !

— Vincent Jendly est né à Fribourg (Suisse) en 1969. Il a grandi en France et s'est installé à Lausanne en 1994, où il vit et travaille actuellement. En 2009, il a pris le parti radical de changer de vie et de se consacrer entièrement à la photographie de manière professionnelle. Le photographe a réalisé sa première série sur la ville de New York de 2009 à 2012. Elle a rapidement fait l'objet de plusieurs expositions personnelles, distinguée dans des prix internationaux, et plusieurs fois publiée. Sa série récente *Lux in tenebris* a été montrée au festival Images Vevey en 2020, puis au festival Images Gibellina et au Musée de la photographie de Charleroi (Belgique) en 2021. —







Stéphanie Lugon

Jeune femme dans un intérieur lausannois

Préoccupée par la *Jeune fille dans un intérieur pompéien* du peintre Charles Gleyre, Stéphanie Lugon, historienne de l'art, tente de comprendre ce qui constitue l'effet obnubilant du tableau.

Bon ok, ses fesses sont splendides. Mais est-ce suffisant pour expliquer son pouvoir d'attraction? Pourquoi ce nu ne la laisse-t-elle pas tranquille? Qu'est-ce qui s'y joue qui la tourmente? Se prenant comme propre objet d'étude, l'auteure sonde les profondeurs pour trouver les feux allumés par l'œuvre. Elle creuse les couches historiques, se fraie un chemin dans une constellation d'images, retrace l'itinéraire intérieur qui la lie au tableau. En cherchant à débusquer ce qui forme et précède son regard, Stéphanie Lugon se détache

progressivement de sa discipline cérébrale et laisse affleurer les bruissements de son corps et de ses émotions. Elle convoque son expérience intime pour en faire un outil d'analyse et donner à percevoir la puissance de la peinture.



FORMAT 11 x 17.5 cm, env. 80 pages

ISBN 978-2-88964-030-0

CHF 14.90 / EURO 12

GENRE récit, littérature suisse

SUJETS ABORDÉS sensation, peinture, corps

Réflexions sensibles à partir d'un tableau de Charles Gleyre...

**AFFOLEMENT DES SENS ET QUESTIONNEMENT
SUR LA CONSTRUCTION CULTURELLE DU
REGARD SUR LE CORPS FÉMININ**



© Mathilda Olmi

— Suite à des études en histoire de l'art et littérature anglaise aux Universités de Lausanne et de Zurich, Stéphanie Lugon (*1985) obtient en 2011 un Master en muséologie à l'Institut Courtauld à Londres.

Elle est également au bénéfice d'un CAS en dramaturgie (Unil - Manufacture). Conservatrice de musée, elle envisage l'écriture comme un moyen de ranger le monde, comme une offrande et comme une consolation. —



« La plupart des historiens de l'art sont tout aussi mal à l'aise face à la question des émotions, si bien qu'ils préfèrent écrire sur les formes, les couleurs, les influences ou le contexte historique. Or les sentiments sont non seulement incontournable, mais cruciaux pour la compréhension d'une œuvre d'art. Ce sont eux qui lui confèrent son sens. »

Siri Hustvedt, *Une femme regarde les hommes regarder les femmes*

« Je ne crois pas trop à cette idylle entre un tableau et le visiteur, qui serait éveillé soudain à quelque chose par la toile, juste en la regardant. Je crois à des conflits plus violents, conflits avec tout ce qui ne se trouve pas dans un musée, avec tout ce qui y est enfermé et y meurt, doucement, suffoqué par l'accumulation des œuvres et des gens. »

Patrice Chéreau, *Les visages et les corps*

I

Elle émerge.

C'est-à-dire elle refait surface progressivement. Elle ne surgit pas d'un coup comme ça pouf. Ça se fait au fur et à mesure, en scred. Des vagues d'images, de sons, d'odeurs s'échouent dans ma conscience pendant la journée – les rouleaux se déversent, puis se retirent, charrient d'autres impressions, qui disparaissent à nouveau. Elle en fait partie, discrètement, en arrière-plan, au point d'émergence de ma conscience. Elle reste sur le rivage parfois, observe l'océan des perceptions, les bras autour des genoux. Elle se balade, puis replonge. Elle ne tient pas particulièrement à attirer mon attention ou à se rendre intéressante. Elle fait sa vie d'image.

Elle débarque définitivement un soir de printemps, convoquée par un entrelacement de signaux. Les couleurs denses et lourdes du tapis d'Orient, les catelles imitation porphyre de la salle de bains, le rituel du coucher, sortir de la douche, préparer un thé, attraper un livre. Je me penche

pour allumer la lampe de chevet, pieds nus sur la peau de mouton Ikea. L'appartement est dans une semi-obscurité, le duvet rabattu déplie la fraîcheur du soir. Le réseau de textures et de sensations l'appelle. L'écho est si fort que je prends conscience de sa présence. Je ne suis plus tout à fait seule. Elle se déploie dans mon souvenir. Je me la remémore. Je la regarde, troublée par son apparition, surprise par l'évidence de son irruption. Elle ne fait pas de cas, bien évidemment. Mais désormais nous sommes deux : moi dans mon intérieur lausannois, elle dans son intérieur pompéien.

2

Au départ, les musées m'ont plu parce que c'est bien rangé tout comme il faut, et parce qu'on entend le silence. On le remarque au bruit net des semelles qui claquent sur le sol, on dirait que c'est pour de faux, comme les bruitages d'un film. Les galeries feutrées imposent une lenteur, une gravité presque aquatique, qui aiguise l'attention. On est comme des gros poissons qui errent sans but (des poissons quoi). Dans un musée, tout est à sa place, jusqu'au moindre clou précisément planté. Tout est maîtrisé de a à z, température et humidité incluses. Les œuvres sont soigneusement choisies, la lumière aussi, la couleur des murs, le design des bancs, voire l'architecture complète du bâtiment, et, pour certaines institutions, même l'aménagement de ce que l'on observe non pas dans le musée mais depuis ses fenêtres. C'est un fantasme de maniaque, fracturé de plein fouet par les œuvres. Qu'elles déploient le chaos de l'Histoire ou plongent aux racines de l'expérience humaine, elles déchirent le calme apparent, pulsent une énergie vitale saisissante, une folie organisée. C'est comme une fanfare qui déboulerait sur des patins à roulettes dans un bureau d'architectes scandinaves. Le contraste brutal entre la structure archi-contrôlée, rigide, coincée, et l'effervescence délirante des œuvres, déclenche quelque chose de l'ordre d'une charge érotique. La tranquillité des musées est un mirage.



On a attendu quasi un siècle pour un nouveau bâtiment qui puisse accueillir la collection du Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne (MCBA). Genre littéralement : en 1924, alors que le musée est installé au Palais de Rumine depuis 1906, « la direction réclame le transfert du Musée dans un bâtiment indépendant » afin de pouvoir exposer la collection qui s'agrandit au fil des acquisitions et des donations importantes. Ça fait pas mal long hein cent ans, quand même. On ne s'en rend sans doute pas compte, mais ça nous a manqué. Une œuvre d'art c'est comme un morceau de musique, ça se voit une fois, puis deux, puis trois, puis en boucle, à faire chialer les voisins de rage. Un regard ça se forge comme une oreille ou un palais. Regarder un tableau c'est le garder dans ses yeux à nouveau, encore et encore, s'user la rétine sur la toile, le reconnaître en tout point et pourtant être surprise, toujours, par l'émotion qu'il suscite. Il y a des œuvres qui n'en peuvent plus tellement elles ont des choses à nous dire, elles nous sautent au visage ou à la gorge, nous prennent d'assaut. Il y a celles qui sont discrètes, qui tissent leurs liens en secret, qui patientent. Il y a celles qui repoussent, qui fatiguent, qui réconfortent, excitent, révoltent, ennuient. Il y a celles qu'on ignore, qu'on évite, celles qui ne parlent qu'aux autres. Et puis il y a nous. Nos rapports aux œuvres fluctuent constamment. Ils sont composés d'une multitude de données qui évoluent et se transforment. Les œuvres parlent de nous, de notre attention, de notre regard. De notre humeur, de notre expérience. Elles parlent des autres qui sont autour (les autres œuvres, les autres gens). C'est une étrange valse, une dentelle qui se brode d'image en image, d'année en année, en un mouvement perpétuel, vivant. Une collection, ça s'apprivoise comme un animal sauvage.

3

La première fois que je la vois, c'est au vernissage de l'accrochage dans l'aile ouest du nouveau musée, en mars 2020. Je la connais de vue, mais je ne l'ai jamais rencontrée en vrai. C'est le carnage de la Saint-Barthélemy de François Dubois

qui ouvre la première galerie, accroché en place d'honneur sur un mur mobile au centre de la salle. Une espèce de Où est Charlie? gore du 16e siècle. Elle, on la découvre en tout dernier, après avoir fait le tour des murs bleu cobalt. Elle est suspendue au verso du massacre des Protestants, en retour de paroi. Elle tourne le dos à la suite des temps, refermant sur elle-même cette première partie des siècles.

Sa peau est brûlante de lumière. Nue, sur le point de se coucher, elle remplit une lampe à huile. Le creux de ses reins est au centre de la toile, leur chute nous fait glisser jusqu'à ses fesses. Charnues, elles aimantent le regard : leur rondeur rebondie, leur teinte rosée, le délicat déhanché, l'ombre arquée du pli fessier, qui mène en douceur jusqu'aux cuisses. Difficile de ne pas être éblouie et hypnotisée par leur éclat. Et embarrassée, aussi, étonnamment, alors que voir des miches dans un musée, c'est rarement une surprise. Si l'on parvient à détacher son regard, on tombe sur une lyre en équilibre sur un tabouret en bois sculpté, posée sur une étoffe grenadine, probablement la tunique qu'elle vient d'ôter. Suspendu à son bras gauche, un drap blanc soyeux effleure un marchepied. Un lit coupe la profondeur de l'espace, il est orné d'un drap indigo au revers lilas et liseré cuivre, d'un coussin brodé or et d'un traversin dont la couleur renvoie à celle du vêtement et à celle du ruban décorant le tambourin au pied du candélabre en bronze. La finesse et le réalisme léché de l'exécution transmettent la somptuosité de l'environnement, le faste et le luxe antiques qui entourent la jeune femme. Le décor est typisch d'une maison de Pompéi : les murs colorés en rouge et noir (big up Jeanne Mas), les frises aux motifs floraux, les palmettes et les volutes. Charles Gleyre, l'artiste, peint la scène en 1867, trente-trois ans après avoir visité la ville italienne. Les instruments et la boîte de parchemins ont valu à l'œuvre d'être renommée Sapho par les commentateurs du 19e siècle. Une poétesse grecque du 7e siècle avant J.-C. dans un intérieur romain du 1er siècle après, niveau crédibilité historique c'était vraiment n'importe quoi mais c'est resté, la fameuse citoyenne de Lesbos



étant particulièrement tendance à l'époque (poème de Baudelaire, tout ça).

A l'arrière-plan on trouve une petite table sur laquelle sont disposés un flacon, une coupelle et un collier de perles de couleurs. A gauche, un braséro éteint devant une colonne ionique surmontée d'une statue de Minerve, dont la position s'apparente à celle de la jeune femme, bras droit relevé et contrapposto. Selon la lumière qui se reflète sur la peinture, on aperçoit une espèce d'aura autour de la déesse, un repentir sans doute, où elle apparaît grandie d'une bonne tête. Quelques détails animaliers encore, les fauves qui ornent le tabouret, l'un menaçant la chair du mollet gauche, et le sphinx du côté opposé, à hauteur du coude droit. Le contraste entre le froid lisse et mat de l'opus scitile (version chic des tomettes) et le molletonné de la descente de lit en léopard me procure un plaisir esthétique renversant. J'entends la différence de son, clair d'un côté, étouffé de l'autre, qu'occasionnerait un léger déplacement du tabouret. Je sens l'effet des deux textures sous la plante de mes pieds enfermés dans mes bottes d'hiver. Je n'ai jamais séjourné dans une maison patricienne sur la côte amalfitaine (encore moins il y a 2000 ans), mais ça ne m'empêche pas d'avoir des flashbacks très précis. L'air du soir, chargé de thym et de sel, qui soulève légèrement la poussière et s'enroule autour de mes chevilles. L'accalmie du crépuscule. La terre prend une grande respiration, les fauvettes s'envolent sans bruit. Je ferme les yeux. La finesse des détails de la peinture et la sensualité de son corps me font défaillir. J'ai une soudaine envie de burrata et de vin rouge.

Malgré sa peau qu'on semble pouvoir toucher, sa chair qui palpète et la délicatesse renversante de l'ensemble, je ne chavire pas complètement. Quelque chose me chicane. Elle a un truc chelou au niveau de ses proportions. Sa taille me semble trop allongée, comme celle d'un centaure. D'un côté son haut du corps est massif et musclé, ses épaules plutôt pataudes, son cou épais, limite goitreux. De l'autre, ses hanches et ses fesses me paraissent gracieuses, et ses cuisses plutôt fuse-lées. Est-ce que la dichotomie que je constate

est imputable à mon regard 21^e siècle? Pas vraiment. Un historien qui la commente en 1867 fait part d'un sentiment similaire. Il la juge trop maigre, à part ses fesses qui lui paraissent « un peu grosses ». Certes c'est exactement l'opposé de mon avis (apparemment il aurait préféré un nageur olympique), mais si on met de côté l'évolution de l'idéal féminin, on reste raccord sur le fait qu'il y a quelque chose qui cloche, quelque chose de disharmonieux qui fige cette jeune femme dans une certaine artificialité.

Il s'avère que le bas du corps est inspiré par une sculpture antique, une Vénus callipyge, exposée au musée de Naples. Un dessin de Gleyre de cette sculpture existe, il est probable qu'il date d'un court séjour italien au début des années 1830 lors duquel sa visite au musée est attestée. La déesse en marbre relève sa tunique et se contorsionne pour regarder au-delà de son épaule droite afin de mater ses fesses – soit directement, soit dans l'eau qu'on est libre d'imaginer à ses pieds. Pour son tableau, Gleyre reprend la position des jambes et du bassin, mais évacue la torsion du haut du corps. La jeune Pompéienne est complètement de dos et n'a pas conscience du spectacle qu'elle offre. Ainsi, pour moi qui regarde, l'effet est très différent. Dans le cas de la Vénus grecque, je vois grosso modo Beyoncé qui checke ses miches dans le miroir de son penthouse au milieu d'un clip. Dans le cas de l'œuvre de Gleyre, je suis introduite dans l'intimité d'une anonyme sans qu'elle en ait conscience. J'assiste à une scène que je ne suis pas censée voir. L'artiste me place dans une position voyeuriste. Il y a une jeune fille nue et du non-consentement dans l'air. Est-ce que ce ne serait pas cela qui me dérange, plus que ses proportions? Après tout, des cous goitreux et des corps rigidement néo-classiques, c'est du Gleyre tout craché. Ce serait donc ça, le malaise que je ressens à la fixer? Un warning féministe qui s'allume? J'en doute. S'il s'agissait de ma seule clé de lecture, mon cerveau serait la salle de contrôle de Tchernobyl à chaque visite de musée. Ce qui se joue entre elle et moi est d'un autre ordre, plus mystérieux, moins évident. Pourquoi cette œuvre me semble-t-elle



particulière? Quelle conversation initie-t-elle avec moi que je n'ai pas avec les autres?

4

Ainsi, après des décennies d'attente, de négociation, d'espoirs déçus, de découragement et de persévérance, la collection du MCBA est enfin aux cimes, offerte, implorant les regards, avide de s'y soumettre. L'ironie est presque palpable lorsqu'au lendemain du vernissage, le vendredi 13 mars, le Conseil fédéral déclare la fermeture des institutions culturelles afin de freiner la propagation du coronavirus. Suite au discours d'Alain Berset, monstre potin dans tous les bleds du Canton, les aïeux cultureux se retournant dans leur tombe, consternés par un renvoi de plus, marmonnant quelque chose à propos d'une malédiction. La fête fut brève.

Je les imite dans mon lit, mi-incrédule, mi-af-folée, me crispant un peu plus à chaque notification de ma boîte mail. Newsletter après newsletter, les fermetures et les fins de saison prématurées ruissent. J'ai le souffle coupé à l'idée d'une vie sans théâtre, sans musée, sans cinéma, sans concert, sans danse, sans bibliothèque. J'ai oublié à quoi ça ressemble. Puis le semi-confinement est déclaré, trois jours plus tard. On met tout sur pause pour une durée indéterminée. On suspend. Ce sera une vie d'intérieur. Les drames se jouent à 19h30 au téléjournal, avec Revaz, l'immanquable rendez-vous de la journée (enfin le seul quoi). Les applaudissements sortent des théâtres et envahissent les rues à heure fixe. A défaut de peintures j'observe la naissance du printemps, les ombres qui s'élargissent au fur et à mesure que les feuilles poussent ; la chorégraphie des pétales des cerisiers ; les concertos démentiels des moineaux. La sidération et l'incrédulité font place au calme et à la résignation. Le brouillard du chaos se dissipe : on compte ses privilèges et on traverse.

Dans ce contexte si particulier, de toutes les œuvres vues la veille de la fermeture, et de toutes celles que j'ai pu voir tout court, c'est donc cette

peinture, ou plutôt cette femme, dans son intérieur pompéien, qui remonte. Elle tournoie dans mon esprit, habite mes mouvements, partage mon espace restreint. Je la gratifie d'une qualité prémonitoire. Par le biais de mon regard à ce moment précis de l'histoire contemporaine, elle est alourdie d'une couche dramatique supplémentaire, d'un poids historique additionnel. Mon expérience ricoche sur la sienne. Elle incarne l'instant qui précède le point de bascule. Elle est l'insouciance juste avant les bouleversements : avant l'éruption, avant la pandémie. Elle est le fantôme antique qui m'annonce que Fortuna s'apprête à tourner sa roue. Au fur et à mesure des jours, son rôle prophétique cède la place à celui de talisman. Elle reste dans les parages et surgit à intervalle fréquent, sans raison apparente. Quand je bois mon café, quand j'écoute de la musique. Mon stream of consciousness me ramène inlassablement vers elle, comme si je prenais toujours la même route et qu'elle faisait du pouce toujours au même endroit. Elle devient l'emblème de ma réclusion. Elle me tient compagnie dans les étirements du temps confiné.

Elle ne s'appelle pas Sapho. Du moins je refuse de l'appeler comme ça. Déjà l'incohérence historique m'agace, mais surtout le nom est tellement chargé, tellement lourd, qu'il dresse un écran opaque entre elle et moi. Je ne peux pas prendre Sapho en auto-stop, ça ne fonctionne pas. Ou plutôt si, ce serait super, mais avec la montagne de casseroles de fantasmes patriarcaux et hétéronormés qu'elle se trimballe, il faut être lucide, elle passera jamais dans la bagnole. Il faudrait d'abord tout démêler, détricoter, dénouer. Ça m'épuise avant même d'avoir commencé. Elle a eu d'autres titres : Jeune fille dans un intérieur pompéien, bien sûr, qui est toujours d'actualité (quoiqu'entre parenthèses), mais aussi La Muse, La liseuse, La jeune fille à la lampe, selon les catalogues de vente et d'exposition. Nous on va l'appeler Frédérique. Fred, c'est bien. Déjà c'est plus pratique, et ensuite ça lui va beaucoup mieux.

[...]

Helge Reumann
Sudation

Artiste, illustrateur et auteur de bandes dessinées, Helge Reumann n'a pas besoin des mots pour raconter des histoires. Son regard, tranchant et critique, se pose sur l'actualité de notre monde, le dessin vient ensuite en révéler la fascinante absurdité.

Dans ce nouveau Sonar, Helge Reumann rassemble une soixantaine de nouveaux dessins acides où l'industrie capitaliste est passée au crible. Les atmosphères sont étouffantes, mais le rire surgit lorsque la pression atteint son comble. Tous les mensonges publicitaires sont pointés du doigt. Les voitures qui sont censé nous offrir la

liberté semblent obéir à des actes terroristes, les chimères du New management poussent les êtres au bord du précipice et l'ivresse qu'est censé nous offrir le luxe nous menace de supplices divers et variés.

Le dessin est impitoyable, séduisant et retors. Nous sommes mis à nu et la glu, qui envahit tous nos systèmes, révèle la violence sous-jacente qui se cache dans la construction mercantile de nos illusions.



FORMAT 16 x 22.5 cm, 64 pages
 ISBN 978-2-88964-032-4
 CHF 24 / EURO 19

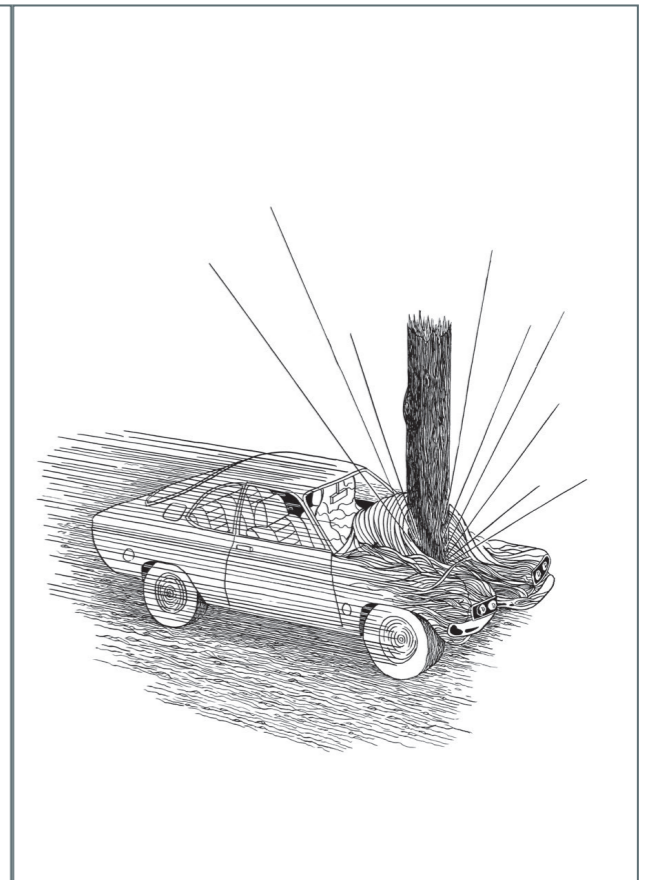
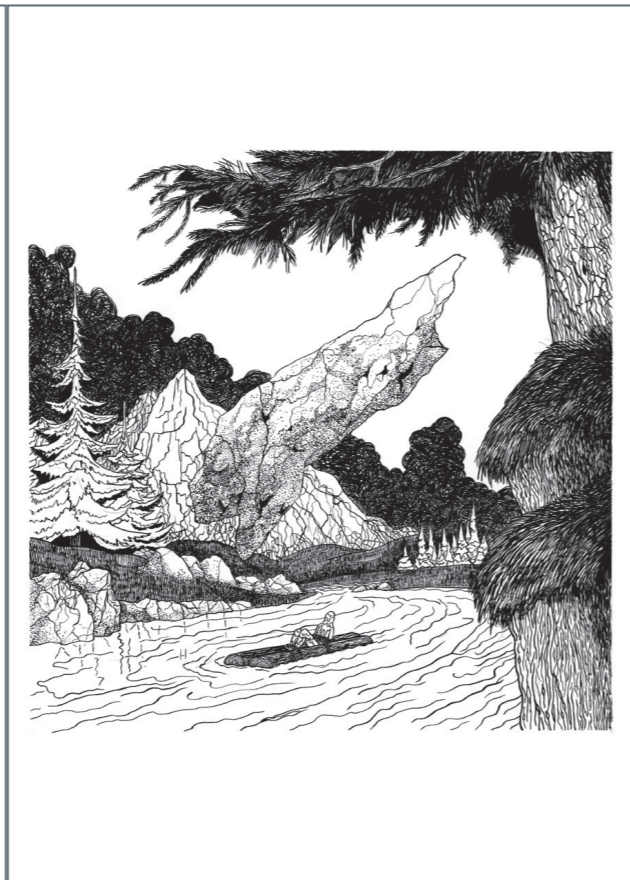
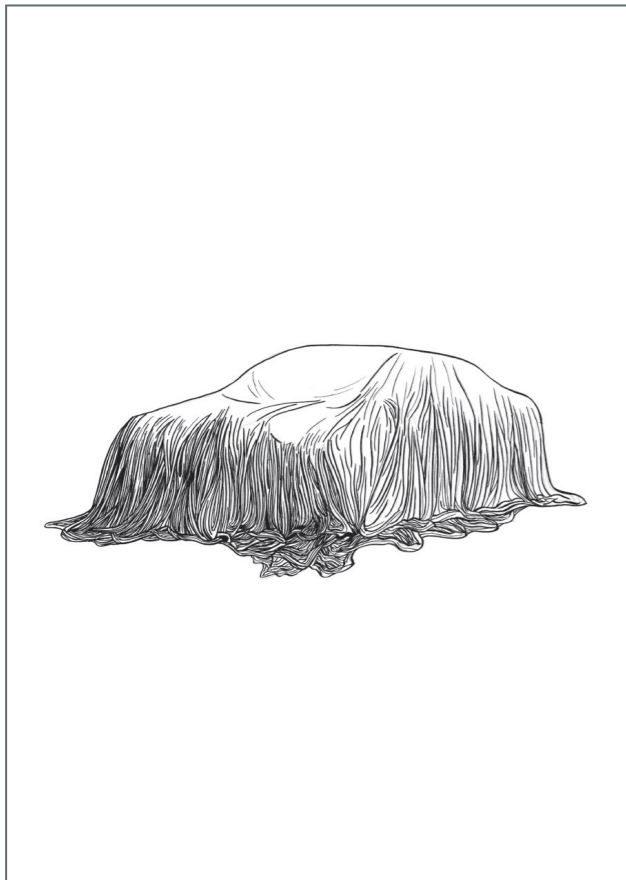
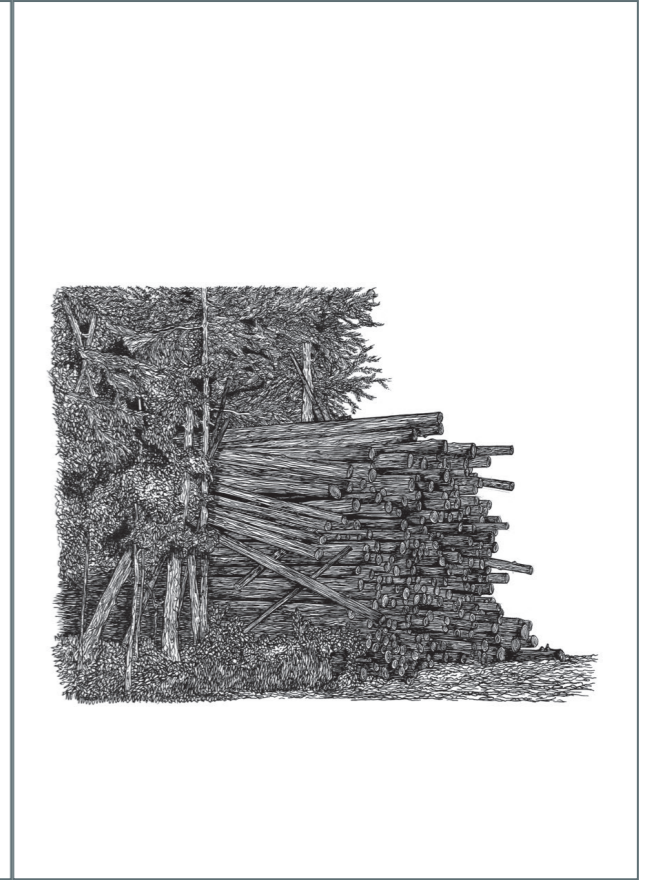
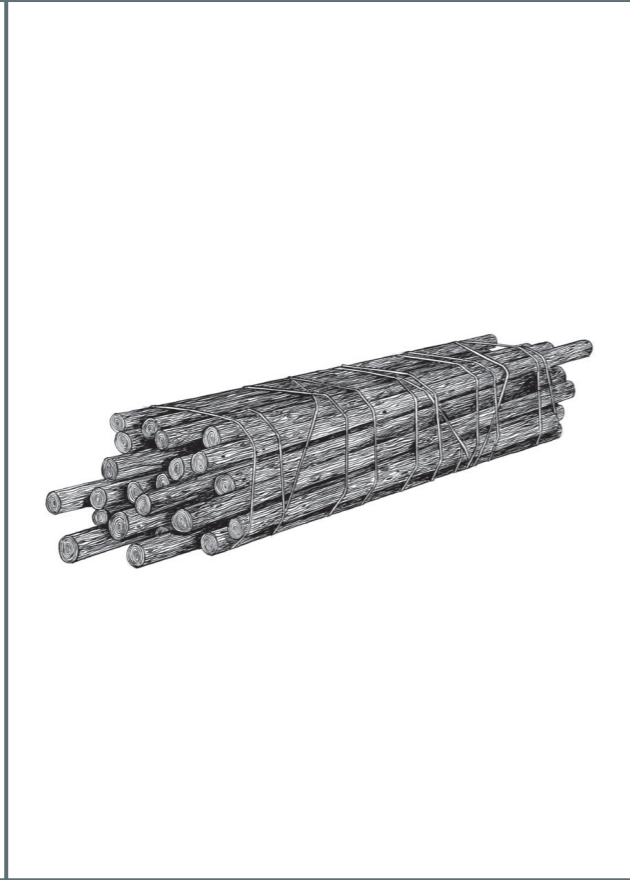
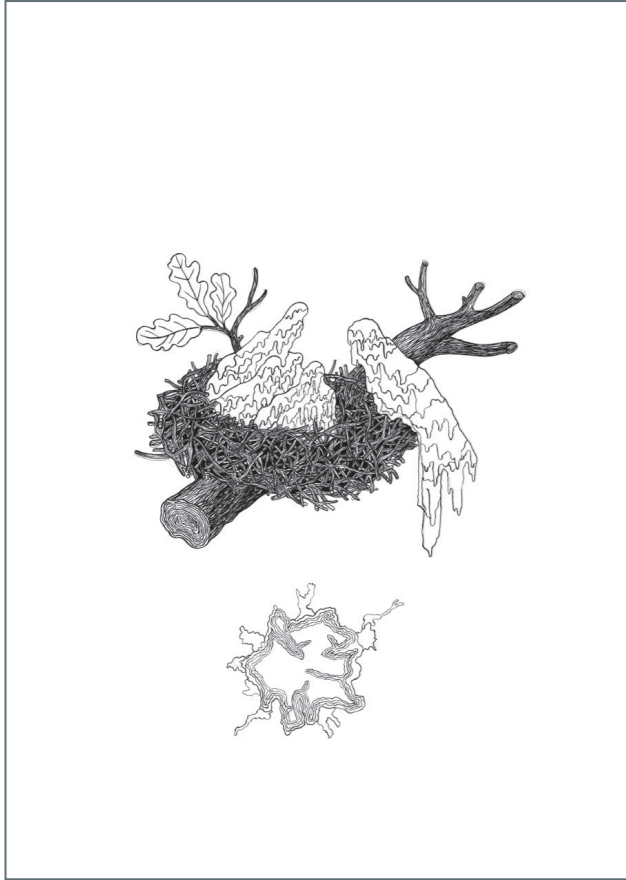
—
 GENRE dessin, carnet d'artiste
 SUJETS ABORDÉS dessin, figures, architecture, graph, supermarché, amiante, sigles, voitures, avions

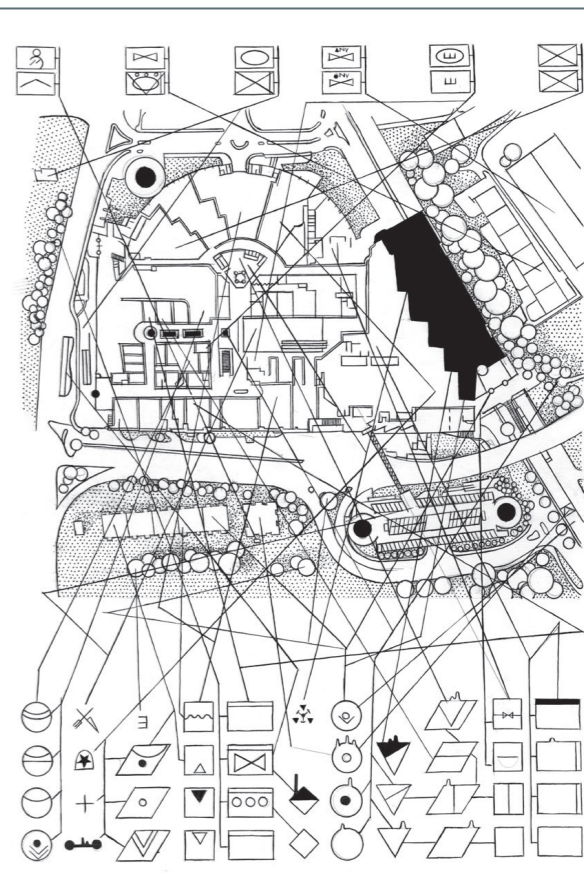
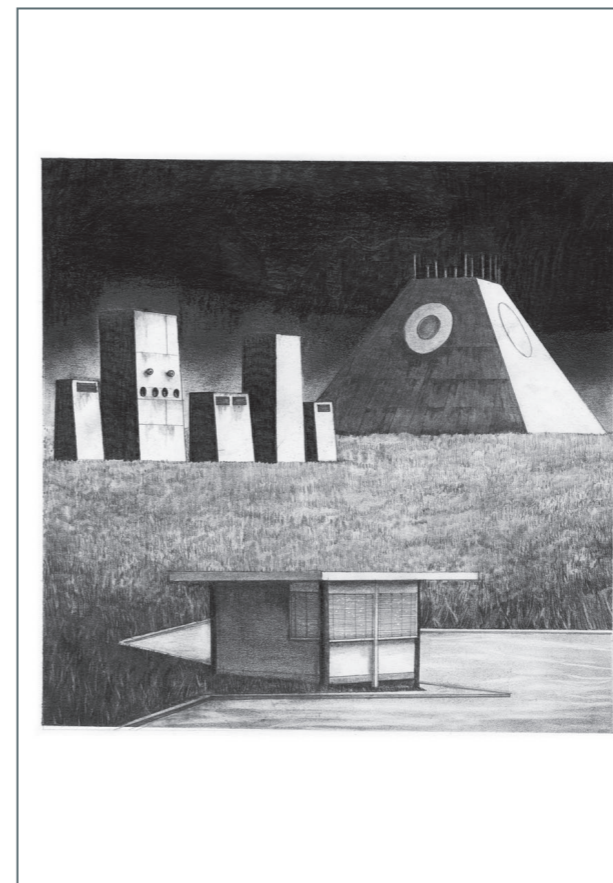
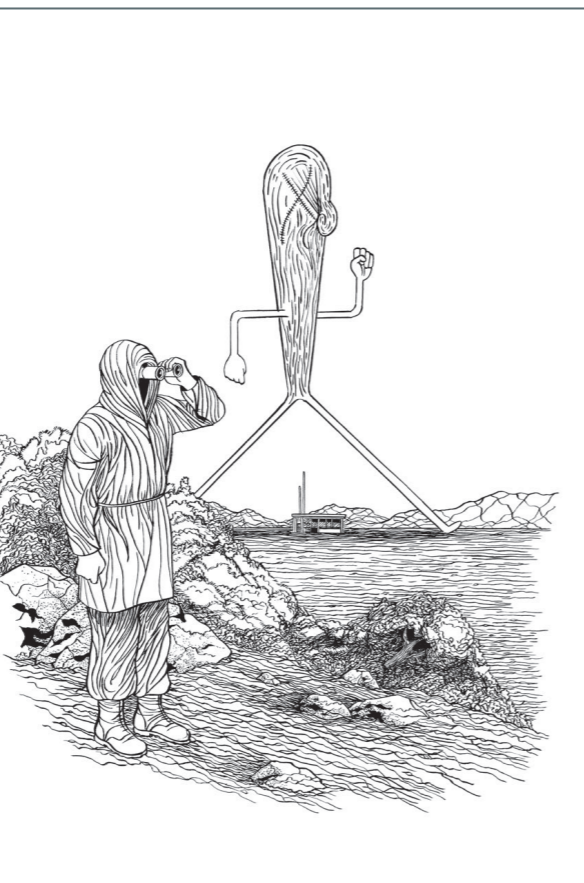
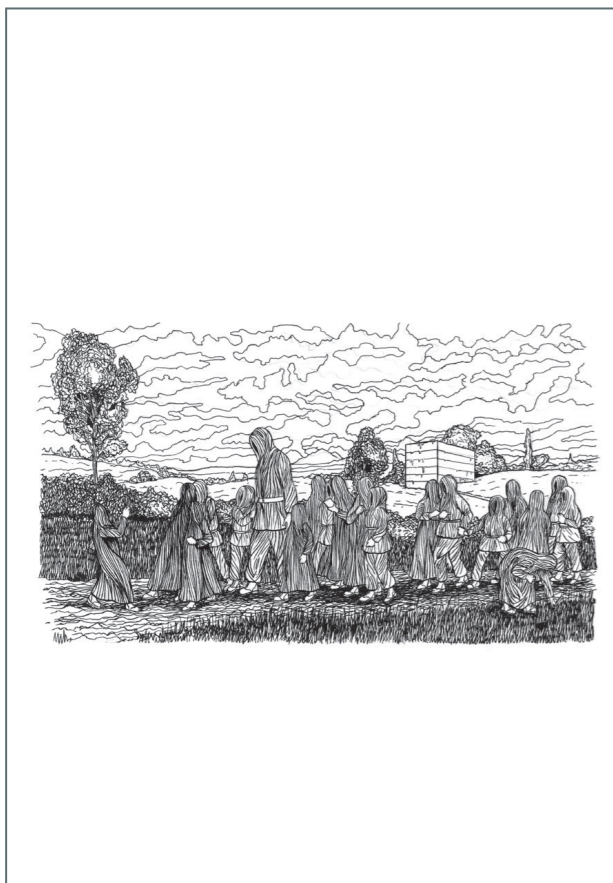
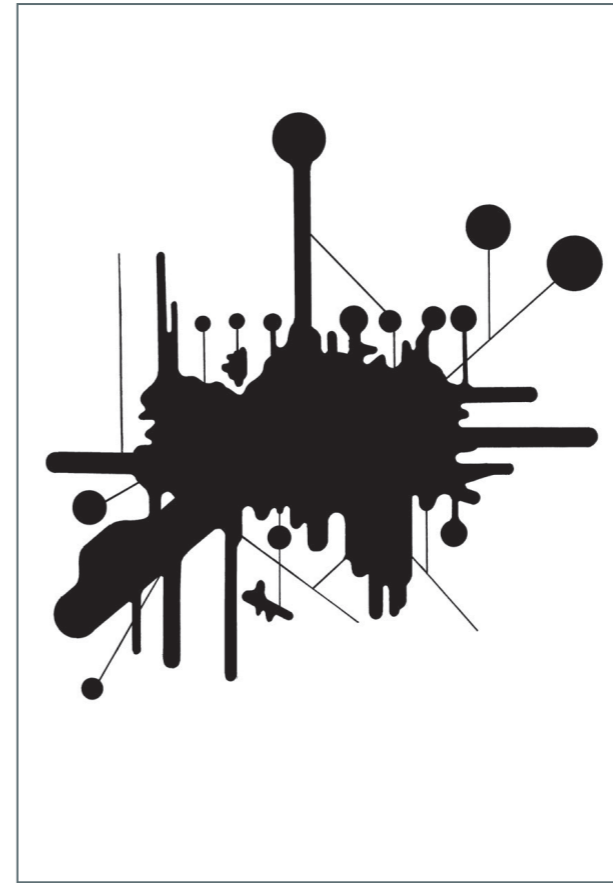
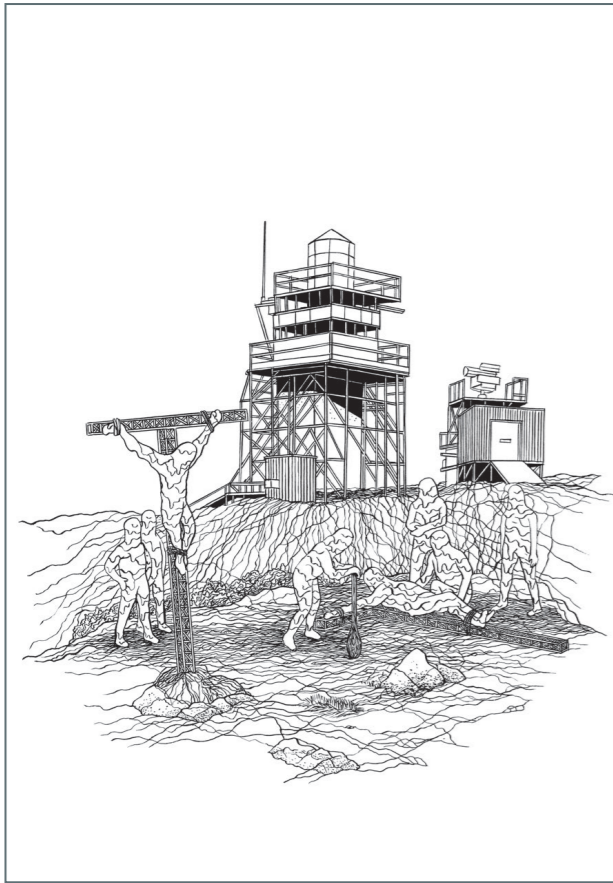
*Plongée dans un monde de lignes
 à haute tension où se croisent
 Edgar P. Jacobs et les Sex Pistols..*

**ATMOSPHÈRE CHARGÉE EN SUDATION DANS DES
 OFFICE-SPACES TAPISSÉS D'AMIANTE.**



— — — Helge Reumann est né en 1966 à Zürich. Il fait ses études à l'Ecole des Arts Décoratifs de Genève et obtient son diplôme en 1990. Dès 1996, il crée plusieurs studios, notamment Elvis Studio, associé à Xavier Robel. Au-delà de quelques compétences techniques et d'un certain goût pour l'expérimentation graphique, Reumann crée un univers décrivant un monde corrosif, où l'espoir est régulièrement brisé par le fanatisme politique ou religieux, les obsessions de tous bords. — — —





Fred Fivaz
Démontage

L'inspiration principale de l'artiste genevois Fred Fivaz pour ce nouveau Sonar est un ouvrage de philosophie, à savoir *Métamorphoses* d'Emanuele Coccia. En effet, dans ce travail, Fred Fivaz explore les rapports que chacune et chacun entretient avec les différents objets de son quotidien. Il met en scène, par un dessin élégant et raffinés, des personnages patibulaires auxquels nous parvenons à nous identifier et les confronte à des environnements reconnaissables mais déformés.

Tables, caisses, coins d'atelier ou de cuisines forment un décor changeant dans lequel ces figures hybrides se meuvent.

À l'inverse d'une marque suédoise bien connue, Fred Fivaz monte et démonte les kits de ces objets qui nous entourent et, peut-être malgré nous, nous façonnent. Ainsi, sa vision graphique singulière décrit les tourments contemporains de la vie elle-même face à un monde technocratiques et matérialiste.



FORMAT 16 x 22.5 cm, 64 pages

ISBN 978-2-88964-033-1

CHF 24 / EURO 19

—
GENRE dessin, carnet d'artiste

SUJETS ABORDÉS dessin, figures, géométrie, vie, construction, signes, taches, métamorphoses, tables, boîtes

Sempé à la rencontre de Malévitch !

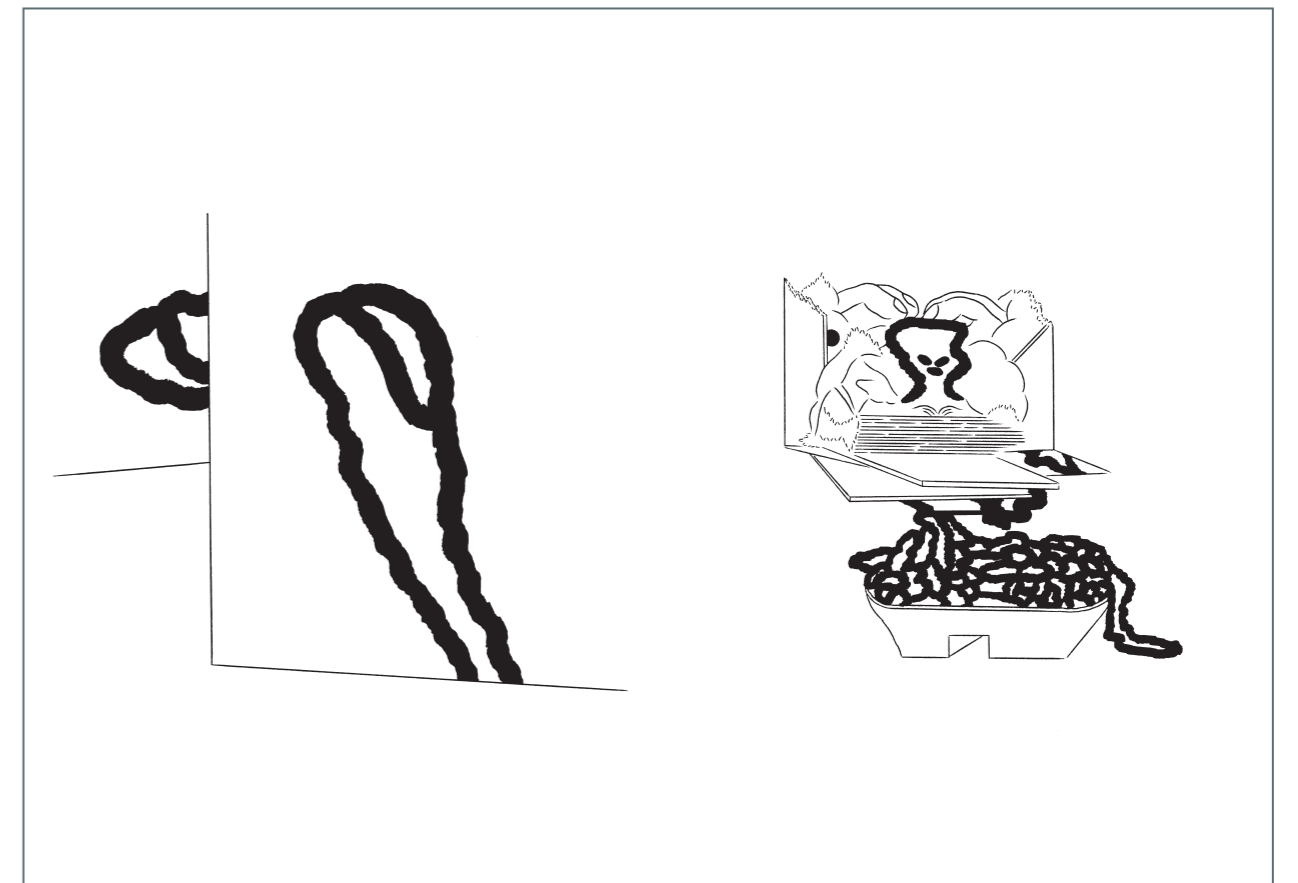
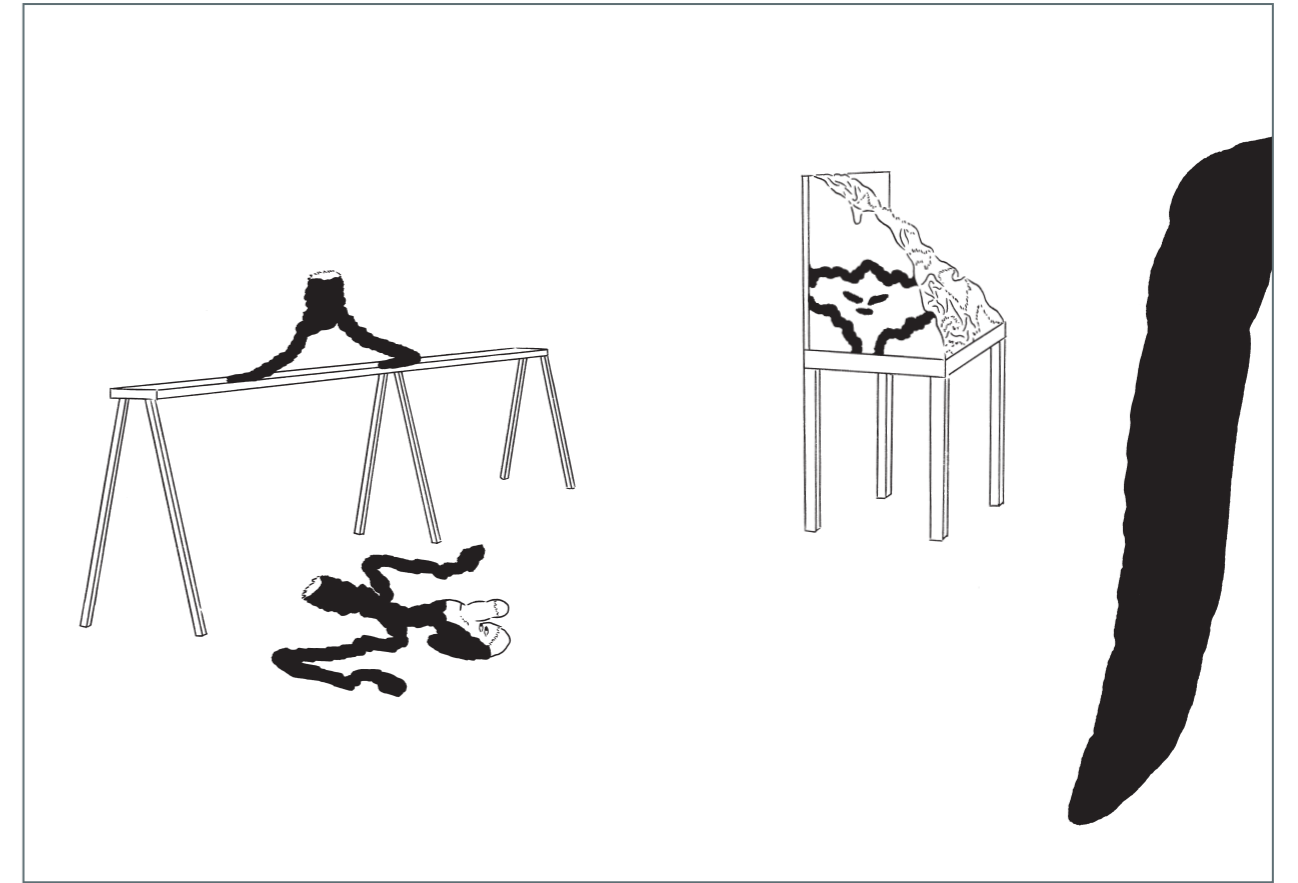
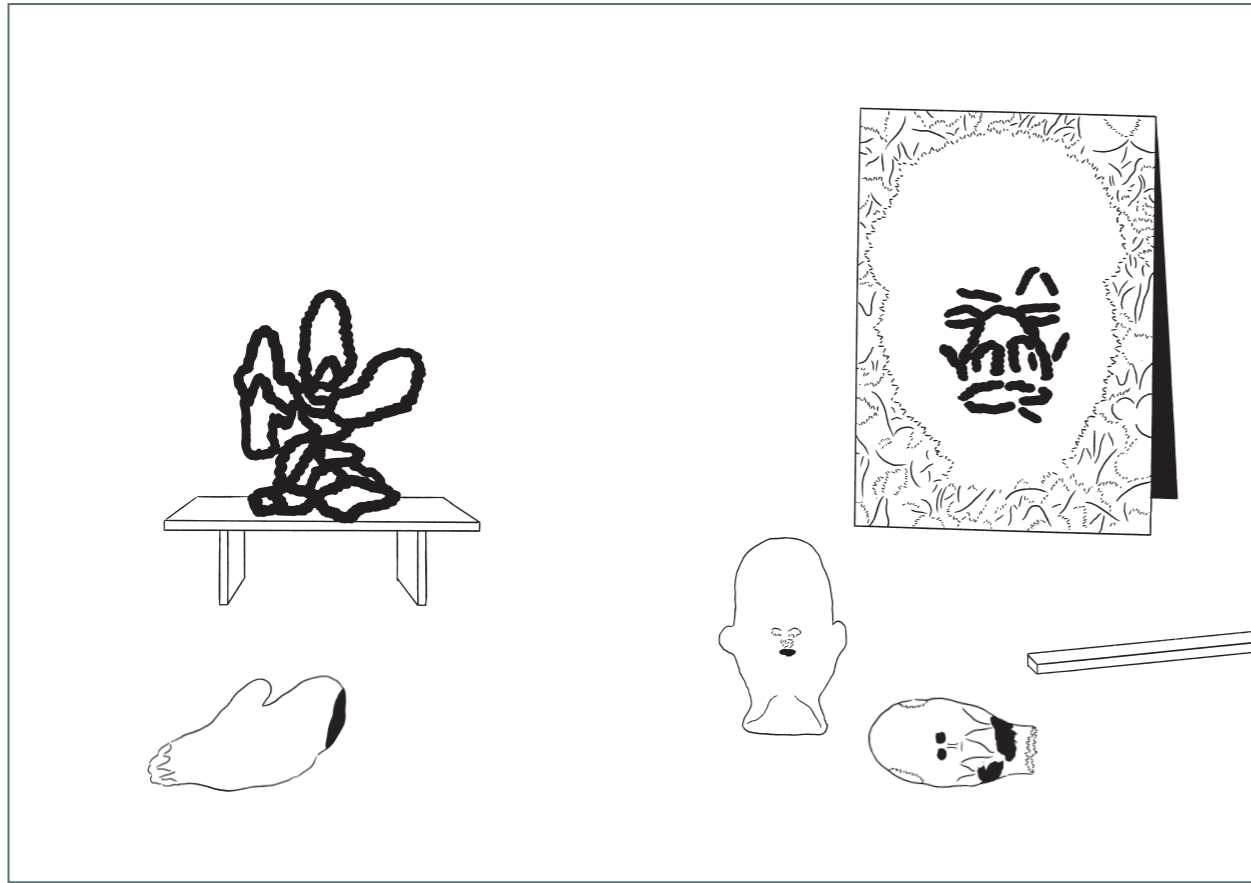
SUIVEZ LES MÉTAMORPHOSES DU VIVANT
DANS LES ESPACES CONSTRUCTIVISTES DE
NOTRE SOCIÉTÉ DE CONTRÔLE.

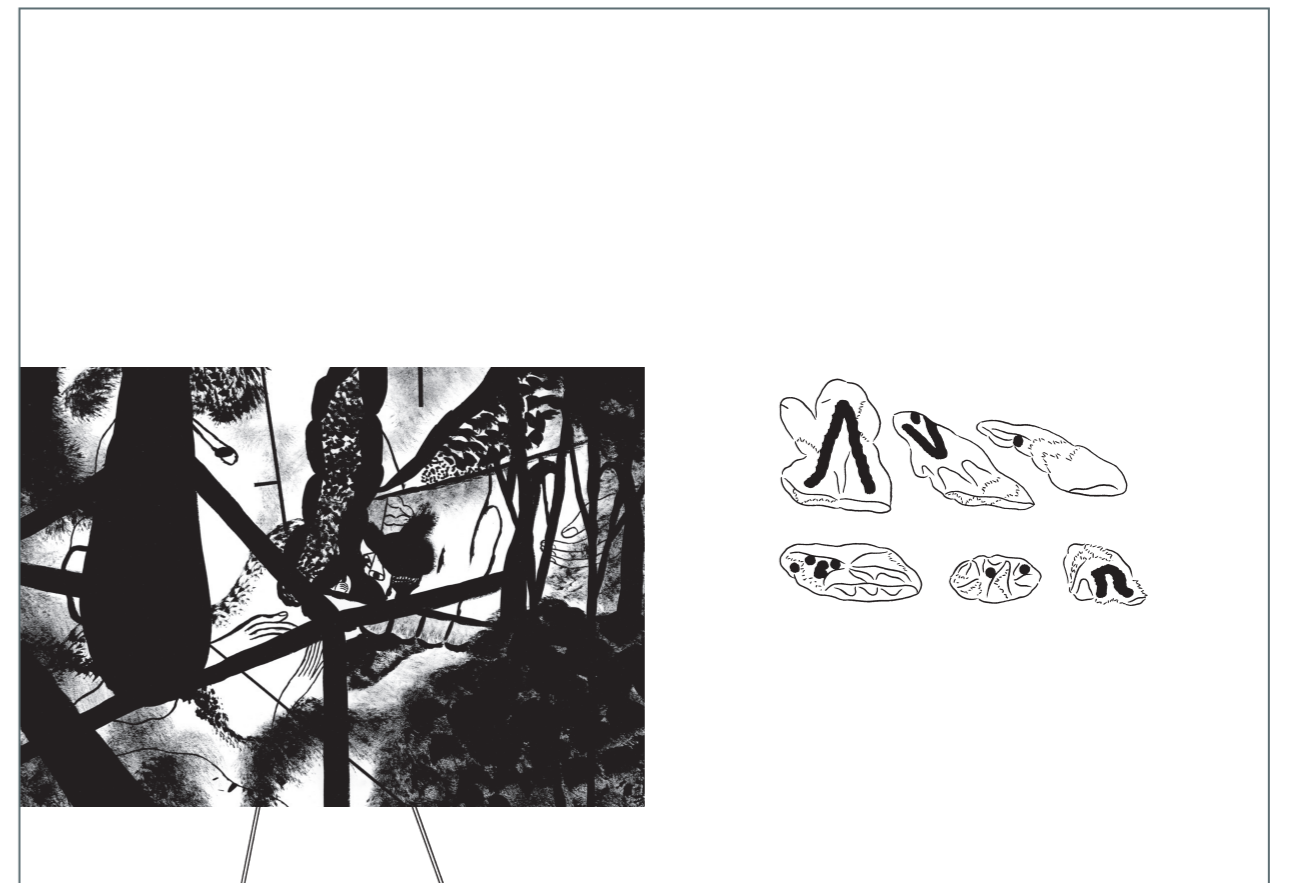
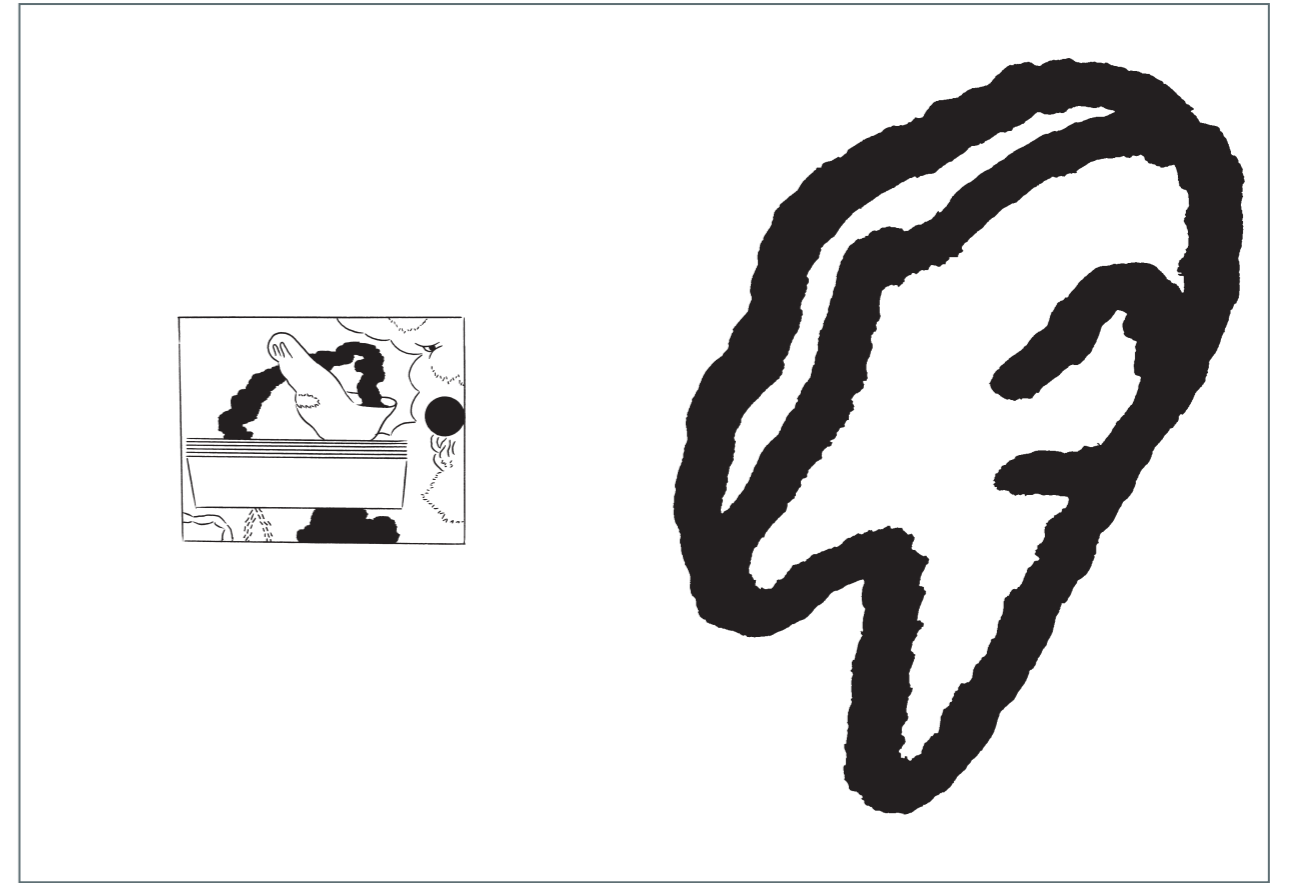


— Un peu suisse, un peu français, un peu graphiste, un peu dessinateur, Fred Fivaz est né le cul entre deux chaises à Genève en 1973 en pleine crise pétrolière. Il a exercé en France et en Suisse puis au Canada puis à nouveau en Suisse. Il dessine pour faire des affiches de théâtre, des pochettes de vinyle, des livres pour enfants, des signalétiques éphémères, des bandes dessinées et d'autres choses dont il ne connaît pas encore l'existence. —



© Philippe Weisbrodt





Nicole Schweizer (éd.)
Sarah Margnetti

PRIX CULTUREL MANOR VAUD 2022

Maîtrisant la technique du trompe-l'œil, Sarah Margnetti a développé un style pictural qui combine illusions d'optique et motifs abstraits, qu'elle déploie principalement en peintures murales monumentales, parfois sur toile. Les motifs convoqués dans ses œuvres représentent des fragments de corps, le plus souvent féminins, dont la fonction est parfois détournée (une oreille devient un corps, un corps un cerveau, etc.) ou démultipliée. Ils surgissent ou se fondent dans des éléments d'architecture ou d'ameublement tirés du monde du théâtre – rideaux, balustrades, fauteuils, etc.

Parmi les organes sensoriels, l'oreille est un motif récurrent: elle disparaît dans les nœuds du bois d'un décor en trompe-l'œil, prolonge l'ornement d'une cheminée, se métamorphose en palette d'artiste ou prend la place des yeux. La pratique de l'artiste semble ainsi valoriser l'écoute plutôt que la parole ou la vision, jouant et déjouant les motifs traditionnels de l'histoire de l'art, celui du corps féminin plus particulièrement.



FORMAT 21 x 27 cm, env. 140 pages

ISBN 978-2-88964-039-3

CHF 35 / EURO 28

GENRE monographie

SUJETS ABORDÉS peinture, peinture murale, trompe-l'œil

TEXTES DE Camilla Paolino

LANGUES fr./ang.

Oreilles, rideaux, Caryatides
Peintures murales éphémères
Trompe-l'œil...

ENTRE ILLUSIONS D'OPTIQUE ET MOTIFS ABSTRAIT,
 UNE RICHE ET FASCINANTE PREMIÈRE MONOGRAPHIE
 CONSACRÉE À SARAH MARGNETTI



© Valérianne Poidevin

— — — Sarah Margnetti (née en 1983, vit et travaille à Bruxelles) est titulaire d'un Bachelor en Arts Visuels de l'École cantonale d'art de Lausanne / ECAL (2005-2009) et d'un Master en Arts Visuels HES-SO, Work.Master de la Haute École d'Art et de Design / HEAD - Genève (2013 - 2015). Elle a également suivi une formation technique à l'Institut Van der Kelen-Logelain à Bruxelles, l'une des premières écoles dédiées à l'étude de la peinture décorative. Elle est la lauréate du Prix culturel Manor Vaud (2022) et du Swiss Art Awards (2018). Son travail a été présenté à l'international, entre autres au Commun, Genève ; CAN, Neuchâtel ; La Villa du Parc, Annemasse ; Last Tango, Zurich ; SALTS, Bâle ; Stems Gallery, Bruxelles. — — —



Sarah Margnetti, INTIMACY, acrylique et peinture à l'huile sur toile, 100 x 179 cm, 2021
Courtoisie l'artiste
(photo : Hugard & Vanoverschelde)



Sarah Margnetti et Charlotte Herzig, TROPES, Vue de l'exposition, Ferme de la Chapelle, 2019,
(photo : Nicolas Delaroche, archivesmodernes.org)



Sarah Margnetti, INNER SPACE, acrylique et peinture à l'huile sur toile, 150 x 100 cm, 2021
Courtoisie l'artiste
(photo : Farzad Owrang)

David Gagnebin-de Bons
Album sans famille

Album sans famille est un corpus uchronique d'images décrites où l'auteur tente de reconstruire un lien d'apaisement et d'espoir avec le monde. Dans une langue riche et jalonnée d'indices, le récit fait émerger des scènes définitives et sensorielles : celles d'une suite possible de notre monde, toujours imparfaite et incomplète, mais en apparence toujours inéluctable.

Des images nous parviennent, racontées par une voix solitaire et perdue dans le temps. Celles de cet album de photographies retrouvé mais auquel manque pour toujours une famille. Cet album sans sorties dominicales, sans fêtes... Aucun enfant assis sur le muret, aucune grande roseraie; ni mariages, ni hasard d'un instant domestique.

Dans l'album, se révèlent entre les vides laissés par les pages arrachées, les plaines

commémoratives d'une guerre trop proche, les mégapoles inhumaines et la présence insistante de sa créatrice, une femme, photographe comme l'auteur du livre. Parfois accompagnée, elle traverse ce « pays d'après », étonnamment semblable au nôtre, miroir familial de nos fantasmes littéraires d'un monde qui s'affaisse lentement et sans bruit sur sa fin. Dans ses photographies, pourtant, la force silencieuse des compositions semble tenir ses sujets dans un tout porteur, sinon d'espoir, du moins de sens.

Bien sûr, l'album est criblé de vides. Des planches en ont été arrachées, trois peut-être, sans qu'il soit possible de dire pourquoi, après une série de paysages et avant les dernières pages de garde. Tout contre la reliure, je vois le liseré effrangé de la fibre épaisse. Sous la pulpe des doigts, une crête de montagne miniature.



FORMAT 11 x 17.5 cm, 72 pages
 ISBN 978-2-88964-034-8
 CHF 14.90 / EURO 12

—
 GENRE récit, littérature suisse
 SUJETS ABORDÉS photographies, composition,
 dessin abstrait, absence

Histoire d'un album de photographies criblé de vides, où le regard sur les absents transforme les hypothèses en souvenirs...

**AVEC SUBTILITÉ, LE PHOTOGRAPHE
 DAVID GAGNEBIN-DE BONS SUBSTITUE LES MOTS
 AUX IMAGES**



© Philippe Weissbrodt

— — — David Gagnebin-de Bons est un photographe suisse né en 1979. Il est diplômé de l'Ecole d'Art Appliqué de Vevey, où il enseigne actuellement. Son travail est orienté vers la narrativité des rêves et les liens entre la littérature, les lieux de mémoire et le médium photographique. La photographie devient un outil pour ouvrir de nouveaux espaces d'imagination pour le spectateur à travers un processus continu de narration d'histoires personnelles. — — —



Soit les herbes sont couchées par le vent, soit la pluie a été si forte qu'elle a tout aplati.

x x

La route trace d'abord un grand trait. Il a plu, et sous les flaques, des pierres descellées brillent d'un éclat plus vif. La route est inégale, mal terrassée et les nids de poule forment de petits trous noirs où la lumière du soir n'entre plus. La route est attaquée par le vide.

Tout de suite, un pont se dessine. Il est très ancien. Le lit du ruisseau est asséché et une végétation luxuriante d'orties et de luzerne a envahi les remblais. Là, les couleurs sont plus éclatantes que partout ailleurs.

Avant de s'engager sur le tablier, la route tourne légèrement, et l'on peut voir des étais qui soutiennent la petite hauteur de la voûte: deux mètres, tout au plus. Installée à la hâte, probablement pour laisser passer un convoi lourd, la structure métallique est restée en place.

x x

Il est difficile de dire si le pont est le sujet de l'image. Il est pourtant au tout premier plan, très proche. Une fois celui-ci franchi, la route serpente paisiblement dans les collines. L'herbe est de plus en plus rase au fur et à mesure que le regard s'éloigne, jusqu'à laisser peu à peu apparaître des zones sablonneuses. S'approche-t-on de la mer, ou, ici comme ailleurs, le désert fait-il son chemin depuis les entrailles sèches de la terre? Dans le lointain, le tracé dessiné est interrompu par l'horizon et plonge dans le hors champ de la photographie.

Autre chose: c'est encore après la guerre, parce que l'homme porte la cordelette tressée de fils d'or qu'avaient les soldats démobilisés. Le reste de ses vêtements est absorbé au fond d'une ombre trop dense. Par un effet de la lumière dont la source est incertaine, seuls émergent les reflets éclatants de la fourragère, qui de l'épaulette, disparaît sous l'aisselle avant de réapparaître. Elle forme alors un noeud d'ornement complexe et boudiné.

Affaissé sur la banquette avant d'une voiture, l'homme a posé une main sur la portière ouverte, côté passager. Il est sans fatigue ni lassitude, mais ses jambes déployées en un large "V" et son autre bras tombé dans la nuit de ses cuisses expriment une paresse naturelle. La paresse des dimanches et des longues traversées en campagne. Le portrait d'un amant ?

L'obscurité est partout autour de cette scène. L'image, très graphique, est de lignes de tôle et de taches de chair.



La femme est debout devant le monument. Dressé à l'avant-plan, dans une pose solennelle, son corps en cache le socle sur lequel est très probablement inscrit quelque chose: un nombre de morts, une date, le nom d'un visiteur, la description d'un évènement public. La femme se tient au centre, à l'avant de la sculpture. C'est la photographie de l'album. Même sans en distinguer les traits, on reconnaît sa jeunesse et sa silhouette.

x x

Dans ces années-là, les monuments du nord semblent avoir été fondus par un même atelier, quel qu'en soit l'objet. Ils sont tout en pointe, à la manière des étoiles qui coiffaient le haut des sapins de Noël, mais ces pointes sont sans ordre. Immenses et rouillées, elles s'étendent anarchiquement en tous sens, dans un équilibre qui semble au spectateur toujours plus précaire au fur et à mesure qu'il s'en approche. Les rayons de l'étoile s'étendent jusqu'au-dessus de la femme et couvrent les coins supérieurs du cadre.

A ses pieds, elle a déposé un sac de toile presque vide qui déséquilibre la composition. L'image tombe, comme le monument, et pourtant, c'est à cause de cette simple forme, tapie aux côtés de la femme, que le temps, vertigineux, suspend sa chute.

Rescapé du temps, de l'espace, l'album est posé sur mon lit, ouvert et pourtant illisible. Bien sûr, il est criblé de vides. Des planches en ont été arrachées, trois peut-être, sans qu'il soit possible de dire pourquoi, après une série de paysages et avant les dernières pages de garde. Tout contre la reliure, je vois le liseré effrangé de la fibre épaisse. Sous la pulpe des doigts, une crête de montagne miniature.

x x

Exercice poussif de la collecte des souvenirs, imitation ratée de l'album de famille, à lui seul, cet arrachage peine à raconter son peu d'abondance et l'économie qui le traverse. Rarement plus d'une photographie par page, jamais de vis-à-vis sauf pour les vues de la grande ville. "Le grand voyage à la ville" ai-je envie de sous-titrer, mais de légendes ou de titres, il n'y en a pas. Sans éviter complètement les thèmes imposés, -l'armée, le tourisme, son pays et les autres- l'album est marqué par le manque.

Est-ce parce que les années d'après-guerre ont été si pénibles, ou plus simplement, comme tous les éléments le laissent à penser, parce que, faisant déjà de la photographie son métier, celle à qui l'album a d'abord appartenu n'accordait qu'une attention réduite aux images de sa vie? Il faudrait des lettres, des cartes postales, des billets pour le savoir. Il faudrait une famille pour comprendre.

Pourtant, dans cette insuffisance de signes, certaines images sont saturées par la vie de la photographe. Les moins contrôlées, les plus inattendues. Sur toutes celles-ci, le flou, les ombres et le grain suintent de la surface sensible du papier. Par leur rare présence, elles imprègnent les pages laissées vides alentours.



D'abord, les buissons épineux, des argousiers auxquels l'hiver a arraché les feuilles et les baies, et devant encore, des touffes éparses d'herbes qui surnagent çà et là dans la boue d'un terrain détrempé. En plaques sales, la neige persistante dessine, sur l'étendue qui mène à l'étang et aux arbustes, un motif qui, si je plisse les yeux, évoque les images terribles de la guerre. Les crânes frappés d'alopecie: ceux des soldats soumis aux traitements radiopharmaceutiques préventifs, ceux des civils soumis aux attaques aveugles menées par les soldats. Les régiments du front, emmitouflés dans les combinaisons NBC jaunes; à la force d'une seule main, leurs drôles d'armes en forme de fusil d'enfants, rondes et colorées, silencieuses comme la peur. La population des grandes villes de H. et de F., hagarde, dans les rues mystérieusement intactes mais elles aussi, silencieuses comme la peur.

Derrière ce champ percé de neige, et au-delà de ces barbelés de bois mort, se trouve l'étang. Un arbre y est tombé et son reflet dans l'eau stagnante forme avec lui un ovale presque parfait où le réel et son image sont réconciliés. Lieu d'un passage qui perce la surface tranquille de l'eau que n'agite aucune ride, et sur laquelle aucun oiseau ne se pose plus. L'étang lui-même est comme un ovale plus grand qui vient embrasser et étendre cette composition complète.

Le ciel, à l'arrière, est strié des silhouettes dénudées d'une rangée de bouleaux qui ferment le paysage de l'étang, de la neige et des arbustes. Cette image aussi est faite à la tombée du jour, et il est impossible de dire si elle est en noir et blanc, ou si c'est le crépuscule et le froid qui ont emporté le peu de joie qu'auraient amené ici le vert d'un jeune trèfle, ou le bleu vif d'un geai perdu dans la grisaille.

En dessous de l'image, quelqu'un a noté au crayon, d'une écriture effacée, légère et penchée: "L'étang où tu étais".

Ce doit être à nouveau un site de la guerre. Pas un champ de bataille, mais une plaine commémorative comme celles qui s'étendent d'ouest en est, sur la ligne de l'ancien front. Je peux le dire par la végétation rase et primitive que foulent au pied les marcheurs équipés pour parcourir une distance de plusieurs heures. Visible, l'horizon paraît très abaissé, écrasé par le stratus et incertain dans la brume qui se lève à bonne distance sur l'étendue plate et herbeuse, presque sans collines ni vallon.

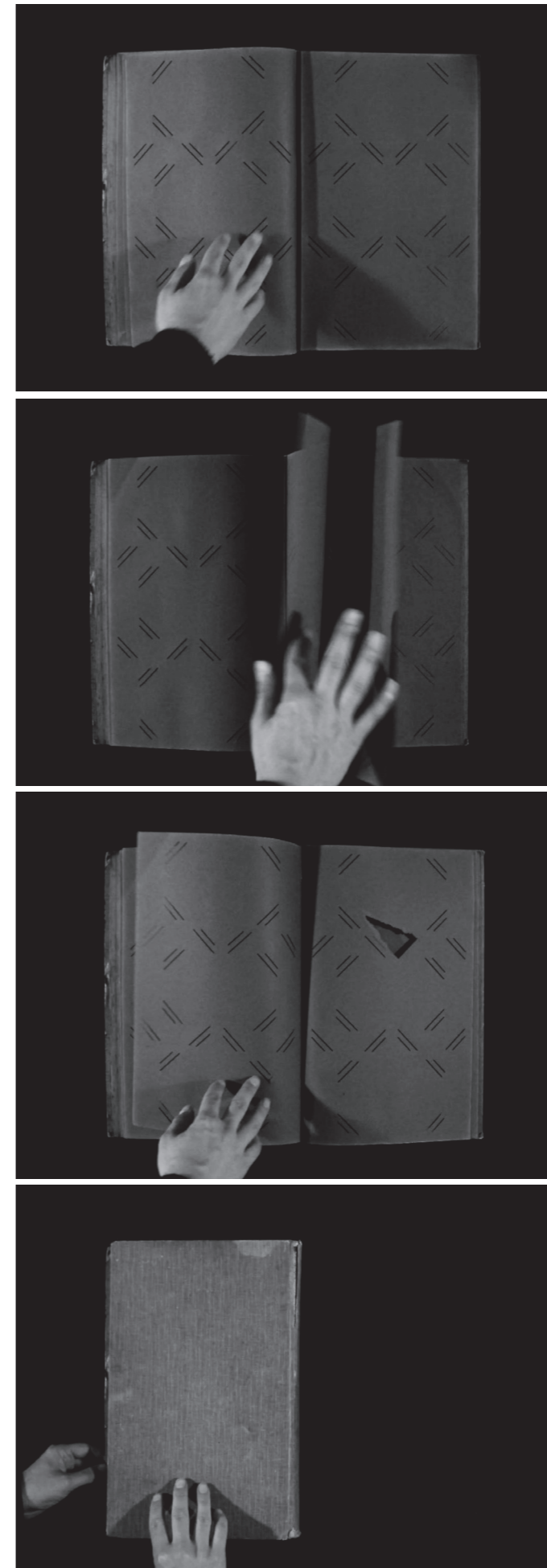
Assurément, si des hommes se sont battus ici, ce n'était que pour mourir.

Les trois randonneurs posent de face, et portent aux visières de leurs casquettes identiques une main orthogonale. Seule celle de l'homme, à la droite des deux femmes, est gantée de blanc, et son geste précis n'en est que plus solennel. Sur chaque visage, l'ombre combinée de la main et des visières rend d'autant plus difficile la lecture de leurs traits déjà atténuée par la grande distance qui les sépare de nous. Trois piquets dressés dans la grisaille de l'hiver.

x x

Jouent-ils à la guerre, comme l'auraient fait d'autres à leur place, arrivés par hasard jusque-là au cours d'une promenade à l'itinéraire étudié en vitesse – la pente, la durée, et peut-être la météo, oui... mais l'endroit, le lieu-dit, qui l'aurait retenu ? Le corps de l'une des deux femmes est déporté vers la photographe, comme si elle venait de lui crier quelque chose, ou de l'avertir d'un point particulier relatif au cadrage. L'homme semble être le plus tendu des trois.

Derrière eux, sans que le contre-jour ne vienne gâcher la scène, le soleil est à peine plus qu'un point perçant le stratus. Il est à la fois cette source d'énergie très concentrée, très puissante, et très lointaine. Acérée par le froid et prête à s'effondrer. Sur cette image, le soleil est près d'imploser.





Florence Vuilleumier & Pierre-Philippe Freymond

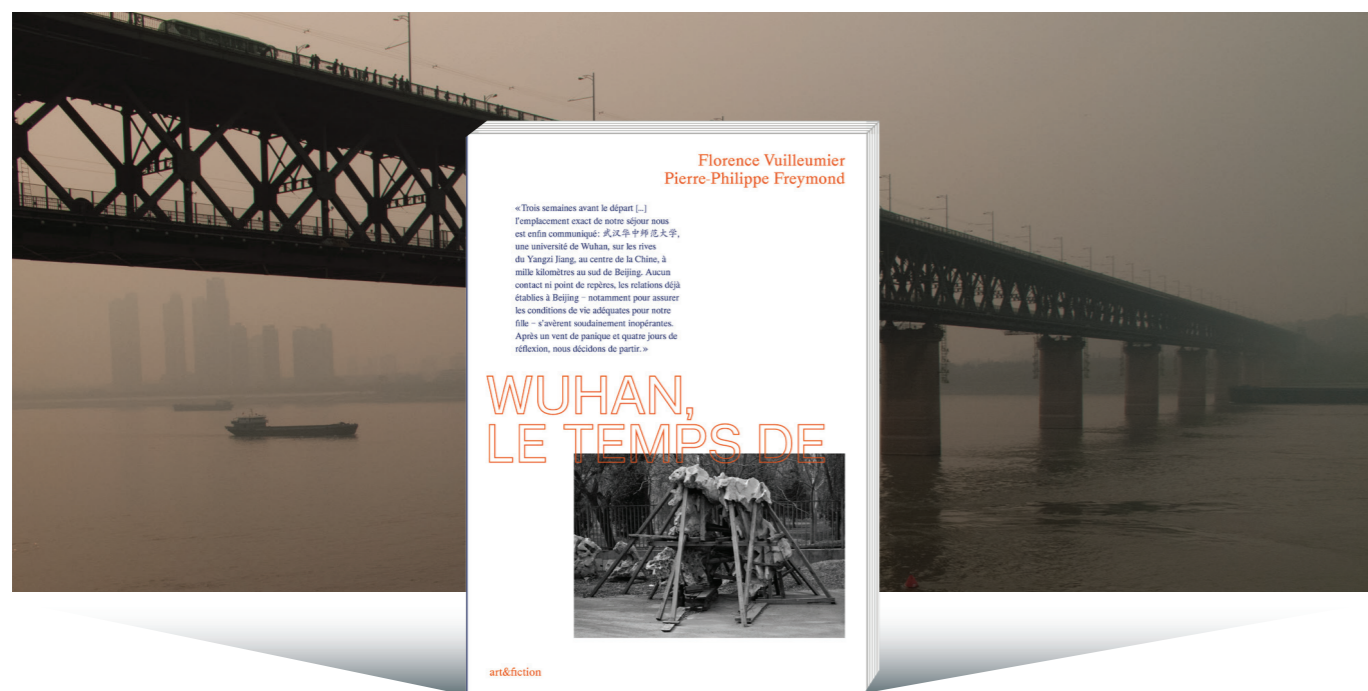
Wuhan, le temps de

En 2010, un couple d'artistes établi à Genève, Florence Vuilleumier et Pierre-Philippe Freymond, partent étudier le chinois en Chine. En toute logique, c'est dans la capitale où ils ont déjà séjourné, qu'ils se préparent à partir avec leur fille de deux ans. Mais peu avant le départ, le gouvernement chinois leur assigne une toute autre destination, à Wuhan. Ce qui était déjà une aventure devient un vrai saut dans l'inconnu, le point de départ d'une exploration autant physique qu'intérieure, dont les tours de bétons de la mégapole constitueront le décor.

Le récit de Florence Vuilleumier, d'origine vietnamienne par sa mère, intègre intimement cette expérience à son histoire personnelle. L'écriture, resserrée à l'essentiel, dialogue avec des images liées à son travail artistique et à ses études en sinologie. Elle restitue de manière claire et parfois fulgurante les émotions ressenties pendant cette traversée.

Dans une forme plus proche de l'essai, les chapitres qui composent la partie de Pierre-Philippe Freymond mettent en perspective une exploration différente, celle d'un Occidental, qui est à la fois un scientifique et un artiste. Son intérêt pour de mystérieuses pierres chinoises, dont le statut oscille entre la sculpture et l'informe, va offrir l'occasion d'un passage vers l'Orient et d'une réflexion sur l'imaginaire du corps dans l'histoire de l'art.

Ces deux textes pourtant très différents, se font écho dans une même intensité, une même expérience poétique, permettant au lecteur de multiplier les approches. Ces écrits constituent des témoignages directs du fossé culturel qui nous sépare de la Chine, mais en même temps, ils construisent des ponts, des passerelles sensibles, qui permettent de comprendre l'énergie phénoménale d'un peuple brusquement sorti de la ruralité pour entrer dans le XXI^e siècle globalisé, qui est aussi le nôtre.



FORMAT 15 x 21 cm, 312 pages

ISBN 978-2-88964-035-5

CHF 27 / EURO 24

—
GENRE récit et essai

SUJETS ABORDÉS récit de voyage, Chine, essai esthétique et philosophique

Des pierres étranges, des tours qui poussent comme des champignons et quelques autres souvenirs de Chine....

RÉCIT INTRÉPIDE, PROTÉIFORME ET RÉFLEXIONS
D'ORDRE ESTHÉTIQUE QUI SE FONT ÉCHO



© Chris Morgan

— — — Florence Vuilleumier et Pierre-Philippe Freymond sont artistes tous les deux. Diplômés de l'École supérieure des Beaux-Arts de Genève (actuelle HEAD), le parcours de Florence passe par la danse contemporaine et la performance avant de privilégier le support papier pour ses œuvres. Pierre-Philippe a pour sa part été biogénéticien dans une vie précédente. Si leurs travaux artistiques respectifs se nourrissent de thèmes communs (le rapport au corps et à l'animalité, l'organisme comme champ d'expérimentation), c'est leur exploration de la culture chinoise qui les réunit pour la première fois dans cet intense projet d'écriture qu'est *Wuhan, le temps de*. — — —



Ci contre: image de Mao Zedong largement diffusée, datée du 16 juillet 1966. Agé de 72 ans, le Grand Timonier démontre ce jour-là aux Chinois et au monde sa parfaite forme physique, en se faisant photographier à Wuhan en pleine traversée du Yangzi Jiang. Cet acte symbolique le rendra populaire auprès de la jeunesse chinoise, à la veille de la Révolution culturelle. Mao Zedong séjournera souvent à Wuhan, où se trouvait sa résidence d'été.

Au confluent du fleuve Bleu et de la rivière Han. Wuhan (武汉): capitale de la province du Hubei. Ville sous-provinciale. Superficie: 8 494,4 km². Population: ~10 000 000 d'habitants en 2010. Dialecte local: wuhanais (武汉话). Douzième ville la plus peuplée de Chine (2010), deuxième plus grande ville de l'intérieur, premier port fluvial du pays. Historiquement, capitale de l'aile gauche du Guomindang (parti nationaliste) dans les années 1920 et capitale de guerre pendant la seconde guerre sino-japonaise (1937-1945). Nœud routier et ferroviaire. Train à grande vitesse reliant notamment Beijing (Pékin) et Guangzhou (Canton), ligne aérienne régulière vers Paris-Charles-de-Gaulle. Ancien comptoir français, héberge de nombreuses sociétés françaises (dont Citroën). Siège de l'une des quinze Alliances françaises (法语联盟) alors présentes en Chine, fondée en 2000 en collaboration avec l'Université de Wuhan (武大). Climat: subtropical humide. Surnommée l'un des trois « fours » de Chine en raison de ses températures estivales très élevées. Pont de Wuhan (武汉长江大桥): premier pont construit sur le Yangzi Jiang, 1 670 m de long, deux niveaux (trafic routier/voie ferrée), conçu avec le concours d'ingénieurs soviétiques et achevé en 1957. Nombre de ressortissants suisses résidant sur place à notre arrivée: 1.

Foreigner Physical Examination Record form with fields for name, sex, date of birth, address, and various medical and physical health questions in both Chinese and English.

Wuhan se dé-re-construit. À perte de vue, rien ne semble conçu pour durer, un gigantesque chantier. Souvent je prends des chemins qui s'interrompent, ou des escaliers qui ne mènent nulle part. Architectures avortées, désordre et anarchie, ou peut-être, un certain ordre. Celui de l'instant et de l'adaptabilité.

Entrée en matière. 1^{er} septembre. Enregistrement à la Central China Normal University. Une chambre d'étudiant de 20m² nous est attribuée (salle d'eau comprise), au deuxième étage d'un des bâtiments regroupant les quelque 1 000 étudiants étrangers du campus. Nous passons la journée à nettoyer et désinfecter la pièce, laissée dans un état de saleté avancé par les précédents locataires (déchets, taches de gras, insectes écrasés). Le manque d'hygiène dans la cuisine communautaire nous persuade d'installer dans la chambre notre propre marmite à riz, nos lits se résument à des caisses en bois recouvertes de fins matelas durs, et je me fais difficilement à l'idée de côtoyer quotidiennement autant de cafards (vivants). 2 septembre. Contrôles médicaux (scrupuleux) par wagons d'étudiants. 3 septembre. Confiscation de nos passeports pour un temps indéterminé, en vue de l'obtention de visas longue durée (nous comptons les jours). 4 septembre. Conférence musclée de la police de secteur pour indiquer la conduite à adopter au sein du campus et alentours (nous nous habituerons plus tard à l'omniprésence de personnel en uniforme militaire). Les jours suivants: recherche active d'une solution de garde pour Lisali. Finalement, quasi par miracle, 张蕾 - une résidente de l'immeuble d'en face - se présente.

9. Située dans le quartier universitaire de Wuchang (武昌区), en face de la Wuhan University (武大), 50 000 étudiants et non loin de la Huazhong University of Science and Technology (华中科技大学, 36 000 étudiants), la Central China Normal University (中央民族大学) regroupe environ 30 000 étudiants au total au moment de notre séjour.





50

Je dois avoir six ou sept ans. Le spectacle de fin d'année scolaire portant sur les différents pays de la planète, la maîtresse m'affuble d'une perruque noire à chignon orné, et d'un kimono à fleurs. Je rougis (je ne suis pas japonaise), en proie à un sentiment d'impuissance et d'humiliation.

Expat.

51

Nous cherchons à Wuhan des lieux et des personnes liés à l'art contemporain, sans grand succès. Coïncidence, nous apprenons qu'une amie artiste participe à une exposition organisée par les affaires culturelles françaises. Restée en Suisse, elle nous demande de prendre quelques photographies. Au vernissage: jeune curateur français sympathique mais (très) pressé, mélange consensuel d'artistes français et chinois, lieu (très) improbable, alignements de chinoiseries contemporaines, épais catalogue aux lettres dorées, consul de France et sa suite hexagonale, perdue sur les rives du Yangzi Jiang.

Colonial.

Les yeux de ma fille sont bleus, contrairement aux miens. Je zigzague avec elle en poussette entre les rayons d'un supermarché, lorsque j'entends parler français. Curieuse, je m'approche. Deux Françaises nous remarquent: l'une complimente discrètement Lisali auprès de son amie, tandis que le reste de la conversation porte sur ma personne en des termes clairement méprisants. Ces femmes ignorent que je saisis leurs propos, m'ayant prise pour la 阿姨 (nounou chinoise) de ma fille¹⁰.

En Suisse, personne ne me comprend quand je parle de dureté: sur les photos, il manque les odeurs, la saleté, le vacarme, la proximité.

Je distingue derrière une foule animée, une femme d'une trentaine d'années vociférer sur son mari en l'empoignant par le col: les Wuhanaises sont réputées pour leur beauté et leur caractère de feu.

10. Il s'agit là des deux seules interactions que nous aurons avec la communauté française peu après notre arrivée. Tout le reste du séjour se vivra (à dessin) hors des sphères d'expatriés.

WUHAN, LE TEMPS DE

SOUS-TITRE

52

J'ai vu le jour l'année du Tigre du calendrier lunaire, comme ma grand-mère qui se lamentait d'être née sous un signe de mauvais augure. Quotidiennement, j'attendais donc l'infortune (et m'étonnais que rien ne se manifeste).

53



WUHAN, LE TEMPS DE

SOUS-TITRE



WUHAN, LE TEMPS DE

55

En Chine communiste, les gens investissent dans l'immobilier, les occasions de placer son argent étant rares et contrôlées par l'État. Les appartements vendus sur plans, souvent livrés bruts, sans portes ni fenêtres, créent ainsi d'étranges paysages bâtis: des alignements d'immeubles mités, partiellement occupés. Spéculation (un appartement neuf augmente la valeur du placement) et superstition (s'établir dans un lieu qui a déjà été habité peut porter malheur).

Nous photographions à plusieurs reprises une ancienne cheminée d'usine d'environ cinquante mètres, enserrée par la végétation. Nous comprenons que sa destruction est imminente le jour où des ouvriers en interdisent l'accès. Le lendemain, caméra en retrait, nous observons les travailleurs casser prudemment les briques au bas de l'édifice, pour les remplacer par des cales de bois. Deux heures plus tard, une fumée épaisse sort du conduit. Ils ont mis le feu aux cales. En quelques minutes, le monument s'écroule: ni machines ni explosifs, un périmètre aucunement sécurisé, mais une cheminée qui s'abat exactement à l'endroit prévu¹¹.

Le mot « maître » (师傅, prononcer *che fou*) peut désigner aussi bien un professeur d'arts martiaux, un religieux, qu'un homme potentiellement doté d'un savoir-faire particulier: maçon, coiffeur, charpentier, chauffeur de taxi, etc.

11. La réalisation des Chinois, ce fut de classer les phénomènes naturels, de développer des instruments scientifiques d'une grande précision pour leur époque, d'observer et d'enregistrer avec une persévérance qu'on retrouve assez peu ailleurs; et s'ils purent (comme d'ailleurs sous les hommes du Moyen-Âge, y compris les Européens) appliquer des hypothèses de type moderne, ils firent néanmoins, siècle après siècle, des expériences dont ils surent retrouver les résultats à volonté. Quand on dressa la liste des différentes formes d'activité scientifique en Chine, on voit difficilement comment quelqu'un pourrait nier leur appartenance à la science universelle dans ce qu'elle avait de plus rigoureux, aussi bien en ce qui concerne la biologie et la chimie, que l'astronomie et la physique; à supposer, bien sûr, qu'on écarte tout parti pris.

Joseph Needham, *La Science chinoise et l'Occident*, Seuil, 1973, p. 47.

SOUS-TITRE

56

En 1950, Mao Zedong décide que seules les habitations situées au nord du Yangzi Jiang seraient pourvues de chauffage urbain (pas de chaudières individuelles en Chine, l'infrastructure étant centralisée au niveau des quartiers). Comme nous résidons cinq kilomètres au sud du fleuve, l'hiver nous semble long.

Hormis la brique, un motif récurrent dans l'espace urbain communiste est la catelle blanche rectangulaire allongée, disposée à la verticale qui, répétée, recouvre les bâtiments, rythme les murs.

Pensée modulaire.

Créer une variété extensible de formes à partir de composants standards et limités est un modèle typiquement chinois, et ce jusqu'en cuisine: pas de hiérarchie dans les plats, mais une composition de saveurs et de vertus, s'élaborant au gré des baguettes¹².

La cuisine demeure l'un des sujets de conversation privilégiés en Chine, chaque aliment possédant ses attributs propres, et aucun ne devant être combiné au hasard. Pour survivre à l'histoire et selon leur médecine traditionnelle, la population a fait de la nourriture un moyen simple de se soigner: un équilibre des goûts, où aujourd'hui encore se lisent en filigrane les effets sur la santé.

12. Dès l'Antiquité, la Chine a développé une production de masse selon un système modulaire s'appliquant aux arts, au langage, à l'organisation sociale, à la cuisine... L'exemple par excellence: les quelque 50 000 caractères du système complexe et remarquablement stable de l'écriture chinoise sont le résultat de combinaisons produites à partir d'un répertoire d'environ 200 composants (cf. le caractère 林, composé du radical 木 («arbre») et du caractère 二 («fort»), lui-même composé du pictogramme 丰 («arbre»). L'écriture, ou la production de type modulaire, a ainsi contribué à forger et maintenir les structures de la société chinoise, à promouvoir son homogénéité et sa cohérence politique et culturelle.

À ce propos: Lothar Ledderose, *Ten Thousand Things: Module and Mass Production in Chinese Art*, Princeton University Press, 2000.

WUHAN, LE TEMPS DE

SOUS-TITRE

Un accès direct à la chair.

Le climat de Wuhan permet à ses habitants de procéder eux-mêmes au séchage de leur viande: de décembre à mars, saucisses, volailles, poissons, pendent aux balcons, câbles électriques, échafaudages en bambous, cadres de vélos, grillages, fenêtres,...

Je marche dans les rues avec ma fille, quand j'aperçois un homme sur le trottoir entouré de poules vivantes, qu'il prépare à la demande. Une cliente potentielle s'approche, puis renonce. Lisali jette un coup d'œil, sans remarquer le sang déglouinant sur les rebords du muret.

WUHAN, LE TEMPS DE

SOUS-TITRE



ASSOCIATION

art&fiction, éditions d'artistes
Avenue de France 16, 1004 Lausanne
3 rue de la Poterie, 1202 Genève
www.artfiction.ch
info@artfiction.ch

COMITÉ

Christian Pellet, Alexandre Loye, Julia Sørensen,
Laurent Delaloye, Philippe Fretz, Rodolphe Petit,
Dorothée Thébert, Christoffer Ellegaard, Jérôme
Stettler, Céline Masson, Flynn Maria Bergmann

STAFF

Stéphane Fretz, directeur
Marie-Claire Grossen, assistante d'édition
Véronique Pittori, administratrice, chargée de projets
Marie Walpen, diffusion

DIFFUSION SUISSE

art&fiction diffusion
Contact: Marie Walpen
marie.walpen@artfiction.ch
T: + 41 21 625 50 20
T: + 41 79 651 24 44
Représentant: Pascal Cottin
T: + 41 78 897 35 80

DISTRIBUTION: SERVIDIS S.A.

commande@servidis.ch
www.servidis.ch